

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

Pour l'histoire : EMILE OLLIVIER.
Fantaisies parisiennes : Le magnifique bureau de poste : G.-A. de CAILLAVET.
La révolution en marche : Le meeting de l'Hippodrome : RÉGIS GIGNOUX.
A Longchamp : REGINA.
Le Concours hippique : CH. D.
Dessin : L'Ecole des snobs : FORAIN.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Les Concerts : ROBERT BRUSSEL.
Les Théâtres : FRANCIS CHEVASSU.
La semaine sportive de Monte-Carlo : FRANTZ-REICHEL.
La Vie littéraire : MARCEL BALLOT.

Pour l'histoire

La Revue des Deux Mondes vient de commencer la publication d'une partie des nouveaux récits de M. Emile Ollivier, sur la guerre de 1870, destinés à former le quatorzième volume de son magistral ouvrage : *L'Empire libéral*, volume annoncé pour paraître dans quelques semaines. En matière d'introduction, M. Emile Ollivier a écrit quelques pages d'une éloquence poignante et d'une acuité historique qui ne figurent pas dans la publication de la Revue des Deux Mondes. Nous sommes heureux d'en offrir la primeur à nos lecteurs; ils ne les liront pas sans émotion.

En juillet 1870 un informateur en crédit du *Figaro*, d'Aulnay, m'envoyait de Charleville le télégramme suivant que j'ai lu, ouvert devant mes yeux sur son papier jauni : « Propos entendu dans un café : Ollivier, c'est Cavour et Bismarck réunis. » Si un an après, le même d'Aulnay s'était retrouvé dans le même café, il aurait entendu probablement, dit par la même personne : « Ollivier n'est qu'un parleur médiocre, au cœur léger, dont l'ineptie présomptueuse nous a fait perdre deux provinces. » Le troupeau humain juge, en effet, non d'après « la sagesse des conseils mais par le bonheur ou le malheur des événements » (1). Il ne regarde qu'au résultat, et quiconque ne réussit pas est à ses yeux un misérable ou tout au moins un incapable. « Ne vous trouvez pas ou l'on perd (2) ; bien que ce ne soit pas de votre faute, vous en êtes chargé toujours et vous ne pouvez aller sur toutes les places publiques et dans tous les comptoirs présenter votre justification. » Assurément cette manière de juger n'est pas rationnelle : le succès d'une entreprise dépend de tant de circonstances imprévisibles que, quelle que soit la prévoyance qui l'a conduite, nul, fût-il César ou Napoléon, ne peut être assuré qu'il n'échouera pas. *Mihi quanto plura recentium sui veterum res solvo tanto magis ludibria rerum mortalium cunctis in negotiis observantur* (3). Cette disposition d'esprit est singulièrement dommageable à la bonne expédition des affaires difficiles, car bien des hommes expérimentés évitent, par prudence, de s'engager parce qu'ils redoutent les risques à courir. Mais comment la multitude jugerait-elle d'autre façon ? Une guerre est déclarée; elle est malheureuse; des milliers d'individus, parmi lesquels tant d'illustres, ont-ils le moyen de se former une opinion raisonnée sur les négociations, sur la conduite des opérations militaires, de distinguer ce qui appartient à l'incapacité de ce qui ressort de la fatalité ? Il leur est, au contraire, facile de constater le fait palpable d'une défaite ou d'une victoire.

Cependant il existe, en quelque sorte, des tribuns de justice qui, par l'étude et la réflexion, redressent les jugements superficiels de l'empirisme contemporain : ce sont les historiens. Souvent ils cherchent un vaincu sous les décombres de la défaite et le relèvent; souvent aussi, d'un revers de plume, ils abattent un victorieux de son piédestal et le rejettent dans la poussière. Chez les peuples déchirés par les discordes intestines, où les faits historiques deviennent des arguments d'actualité au service des passions aux prises, il faut à l'historien fidèle à sa mission une vigueur d'âme rare. Sa tâche se complique encore lorsque les sentiments qui ont déterminé les acteurs du drame sont répudiés par les générations auxquelles s'adresse le récit. Ainsi, depuis 1870, une véritable transformation s'est opérée dans la manière de voir et de sentir du peuple français. Jusque-là il avait cru qu'il devait être le premier dans l'honneur; il considérait une défaite comme une défaillance à réparer sans retard. Aujourd'hui l'honneur lui paraît un vieux préjugé aristocratique n'ayant droit à aucune place dans une démocratie, et il a été si souvent humilié qu'il en a pris l'habitude et ne s'explique plus que d'autres n'aient pas accepté avec la même belle humeur notre première avanie. Il s'est persuadé qu'une chute sur le champ de bataille pouvait être réparée ailleurs que sur un autre champ de bataille et qu'il trouverait un relèvement suffisant dans les Expositions universelles où prendraient de plus en plus place les danses du ventre et les fontaines lumineuses. Non seulement il n'a pas songé à reprendre par l'épée ses provinces perdues et à rétablir sa supériorité militaire, mais il s'est, en quelque sorte, complu à sceller sa spoliation. L'Autriche et l'Italie avaient donné à la Prusse leur garantie de la possession de la Lorraine et de l'Alsace; la République a prié la Russie d'y ajouter la sienne en inscrivant au premier article de son

traité d'alliance avec nous le maintien du *statu quo* territorial. Craignant même que le Tsar ne s'y méprit, le cri qu'on lui a fait le plus souvent entendre à Paris a été celui de Paix (*paix*), ce qui signifiait : Nous ne demandons pas à votre alliance de nous aider à reconquérir ce qu'on nous a pris, mais uniquement de nous assurer les tranquillités satisfaites de l'abaissement.

Dès lors une nouvelle carrière a commencé pour la France et elle s'est montrée la première comme dans toutes les directions où elle a porté son activité. Paris est devenu la capitale économique du monde où l'on s'amuse. Autrefois Voltaire envoyait au carnaval de Venise les souverains détronés se consoler de leur chute, aujourd'hui les souverains régnants viennent à Paris égarer leur règne. Me voilà donc obligé de raconter les émotions, les pensées, les actes de la génération de 1870 à une génération qui ne les comprendra plus, et qui souffrira des enthousiasmes, des susceptibilités, des héroïsmes qui étaient alors des éléments constitutifs du caractère national. Aussi, j'aborde ce récit sans aucune illusion. Quelque convaincant que soient mes démonstrations, quelle que soit la force des documents irréfragables qui les appuieront, elles ne détruiront pas, si ce n'est auprès d'une petite élite, la légende de mensonge savamment machinée dont les partis ont infecté la crèche publique.

En vain Bismarck a-t-il crié du fond de sa tombe : « *Adsum qui feci* ; la guerre allait m'échapper, je l'ai ressaisie par un stratagème frauduleux. » Non, lui, a-t-on répondu, tu te vantes; ton stratagème n'a été qu'une peccadille; les vrais coupables de la guerre ce sont nos ministres; ces ministres, disent les gens de la Droite impérialiste, qui ont perdu l'Empire par le fatal parlementarisme; ces ministres, disent les orléanistes, qui ont eu l'aveuglement de croire qu'un gouvernement libre pouvait se constituer en dehors de la dynastie d'Orléans; ces ministres, disent les républicains, qui ont voulu persuader au peuple qu'une démocratie pouvait vivre en dehors de la République; n'importe comment, il faut qu'ils restent coupables. » On en a fait d'abord des coquins; puis on a consenti à les juger des imbéciles; puis on leur a concédé de notre plus que des embellies, privés de sang-froid. S'ils démontrent qu'ils ne sont pas manqués de sang-froid, dans cette occasion non plus que lors de l'affaire Victor Noir, du plébiscite et de tous les incidents de leur existence orageuse, on infligera une autre qualification, car il faut qu'ils restent coupables.

J'ai donc été tenté plus d'une fois de m'arrêter. Je me suis souvent demandé si je ne ferais pas mieux de briser ma plume et de me livrer dans ma solitude aux graves méditations qui conviennent à mon âge. Cependant une force invincible me contraignait à continuer. Pourquoi donc? Est-ce pour assurer à mon nom quelque gloire après moi? Je me suis tout de suite vu beaucoup préoccupé du devoir et fort peu de ce qu'on appelle la gloire; je m'en souciais encore moins dans quelques jours, lorsque je reposai entre quatre planches couvertes de terre, et encore beaucoup moins si, comme je l'espère, ce qu'il y a de meilleur en moi revêt ailleurs. J'écris par dilettantisme, parce qu'il y a un plaisir délicieux à rendre témoignage à la vérité d'une manière désintéressée et parce que la beauté qui est en elle récompense de l'effort qu'on fait pour la montrer. Et puis, l'avouerai-je? au fond de ma désespérance reste vivant un indélébile espoir; je n'oublie pas ces vers superbes de Ronsard :

Le Gaulois semble au sauto verdissant :
Plus on le coupe et plus il est naissant.
Et rejette en branches davantage,
Prenant vigueur de son propre dommage.

Je me rappelle le portrait du génial de Tocqueville de cette France « faisant toujours plus mal ou mieux qu'on ne s'y attendait; tantôt au-dessous du niveau commun de l'humanité, tantôt fort au-dessus ». Je me redis la parole de Michelet : « La personnalité française est bien forte; plus elle est pliée, plus vivement elle remonte : c'est comme un ressort d'acier. » Et je pense qu'il est impossible que la France se résigne à rester jamais une puissance de second ordre, gardée à vue sur tous les rivages où elle descend, bâtonnée par un victorieux d'occasion; impossible qu'elle ne se souvienne pas qu'elle a été la France de saint Louis, de Jeanne d'Arc, d'Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV, du Comité de salut public et de Napoléon; qu'elle ne rejette pas comme le sauto verdissant en branches vigoureuses; qu'après avoir été au-dessous du niveau de l'humanité elle ne se relève pas au-dessus et que plus elle a été pliée, plus vivement elle ne remonte. *Non mortua est sed dormit*. Elle attend et lorsque, réveillée par le grand homme dont elle rêve, elle se lèvera de sa couche de petitesse, elle étonnera encore le monde et lui rendra la joie dont il est privé depuis qu'elle ne le conduit plus. Alors quelque historien curieux retrouvera peut-être au fond d'une bibliothèque le dernier exemplaire de cet ouvrage qui ne sera pas mangé par les vers ou dont les feuillets ne tomberont pas en poussière. Il dira : Vraiment, c'est donc ainsi que les choses se sont passées? Et il le racontera à des lecteurs qui l'écouteront. C'est à toi, justicier inconnu de l'avenir, que je dédie ce récit.

Pendant toute la durée de cette histoire, je n'ai pas eu la facilité d'une narration tout unie et bien coulante. Comme ce Néhémias réédifiant le Temple par la prière, j'ai dû, à tout instant, batailler contre l'erreur en exposant la vérité. Plus je jure que j'ai été condamné à ce double labeur, car je ne

vais plus trouver un fait qui n'ait été faussé, que je ne sois obligé de dégager des travestissements qui le défigurent ou des impostures qui l'obscurcissent.

Emile Ollivier,
de l'Académie française.

Échos

La Température

Le ciel est encore très beau dans la région parisienne, mais la température reste très froide; hier matin, en banlieue, on observait des minima de 2° au-dessous de zéro. A sept heures, le thermomètre était à 0°; vers la fin de la journée il marquait 1° au-dessus.

Un régime anticyclonique s'étend sur toute l'Europe; la pression barométrique accusait hier, à Paris, 772^{mm}; sur les Pays-Bas et l'Allemagne 775^{mm}; elle atteint 780^{mm} en Danemark.

Des pluies sont tombées sur l'ouest des îles britanniques, elles ont été très abondantes dans l'Italie méridionale; en France, le temps a été beau partout.

Quant à la mer elle est houleuse sur nos côtes de la Manche et de l'Océan.

La baisse de la température continue dans toutes nos régions; on notait hier à Lyon, 2° au-dessus de zéro à Bordeaux, 7° à Perpignan, 13° à Alger.

Dans nos stations élevées 6° au-dessus de zéro au pic du Midi, 10° au pic de Dôme.

En France, le temps beau est encore probable avec température un peu basse.

(La température du 4 avril 1908 était, à Paris, 8° au-dessus de zéro le matin et 14° l'après-midi; baromètre : 765^{mm}. (Temps d'averses.)

Monte-Carlo : Température (terrasse du Casino), à dix heures du matin, 21°; à midi, 24°. Temps beau.

Nice : Température : à midi, 18°; à trois heures, 17°.

De New York Herald :

A New-York : Temps beau. Température : maxima, 10°; minima, 5°. Vent nord-ouest.

A Londres : Temps beau. Température : maxima, 10°; minima, 2°. Vent est; baromètre, 773^{mm}.

A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 7°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Cloud. — Gagnants du *Figaro* :

Prix des Loges : Zéline II.
Prix des Villars : Célius ; Sfax.
Prix Simonnet : Taupin ; Prestissimo II.
Prix des Belles-Vues : Quina ; Réaction.
Prix des Glacis : Ungot II ; Ascation.
Prix de Mareil : Silver Streak ; La Noct.

LES BRAS COISÉS

La grève « des bras coisés » est une grève à redouter, certes, quand ce sont, comme nous l'avons vu ces jours-ci, des fonctionnaires de l'Etat qui l'organisent. Elle est plus redoutable encore, quand c'est un gouvernement qui la fait.

Et c'est à cette grève, absolument nouvelle dans l'histoire de nos ministères, que le pays assiste, stupéfait, depuis des mois.

La France a des ministres qui, devant la Révolution, ont pris le parti de se cacher les bras.

Sans doute, ils s'agitent; ils s'agitent autour de réformes vaines ou périlleuses, que nul intérêt public ne réclame. Mais leur vraie besogne, la besogne essentielle, urgente, que le public attend d'eux, et de quoi notre sécurité dépend : la besogne qui consisterait à faire de l'ordre, en une société que l'anarchie menace, à garantir aux honnêtes gens la possibilité de vivre et de travailler en paix; cette besogne-là, ils ne la font plus. Ils n'osent plus la faire. Ou, peut-être, ils ne peuvent plus. Et cela est effrayant.

Cette grève ministérielle, nous venons d'en éprouver les effets. Dix mille employés de l'Etat ont pu jeter impunément le désarroi dans la vie du pays, pendant deux semaines; et cette insurrection s'était à peine apaisée, devant la capitulation des chefs, qu'une jacquerie se déchaînait à quelques lieues de Paris. Que les pillards de Méri ne s'alarment point! L'impunité leur est assurée, à eux aussi. Les seules victimes, ce seront les patrons dont on a saboté l'outilage et saccagé les maisons, et qu'une sommation préfectorale a contraints, par dessus le marché, d'accepter les « conditions » de l'émeute.

Quelques jours se passent. Un groupe de fonctionnaires et de parlementaires conciliants s'avise de prouver au peuple qu'il n'est point ennemi des réformes. Ces hommes sages s'assemblent pour réclamer le « statut » des employés de l'Etat; mais ils ont l'imprudence d'ajouter que la grève est un droit qui n'appartient point aux fonctionnaires. Ingénus réformateurs ! Une cohue fonce sur eux, les accable de quolibets, démolit leur tribune; et c'est Pataud qui prend la parole à leur place !

Une partie si bien engagée ne pouvait être interrompue, et le syndicalisme s'entend mieux que nos gouvernants à mener rondement ses affaires.

Rendez-vous pris pour le surlendemain à l'Hippodrome. Six mille hommes s'y présentent, au nombre desquels figurent des instituteurs, des télégraphistes, des facteurs en uniforme, — quelques milliers de « serviteurs » de l'Etat, tout chauds encore et justement fiers de leur victoire récente.

On trouvera plus loin le compte rendu de cette réunion où gaiement, paisiblement, parfaitement sûrs de leur force, des hommes dont la société rémunère les services et qui sont liés à elle par le plus grave des contrats, ont affirmé leur mépris des lois, exposé parmi les acclamations la théorie de l'antipatriotisme et du sabotage, proclamé la volonté d'introduire la révolution dans l'armée et

dans l'école, annoncé la grève générale...

L'un d'eux l'a dit : « Il n'y a plus de fonctionnaires. Il n'y a que des salariés. »

Ces salariés n'ont plus désormais rien à craindre d'aucun loi. La C. G. T. les protège; elle les attend; elle s'organise pour les recevoir.

Et ces choses se sont passées le plus simplement du monde, devant une police inutile, dans la gaieté d'un clair dimanche de printemps.

Retenons cette date du 4 avril, et remercions nos ministres. Ils ont bien travaillé.

A Travers Paris

Les comptes de la République.

Il faut avoir visité, comme nous l'avons fait avec M. Moyaux, l'immense nécropole administrative que ce dernier a construite derrière le nouveau palais de la rue Cambon, pour se faire une idée du travail de MM. les conseillers de la Cour des Comptes.

Certes, on ne doit pas dormir souvent à l'audience, à en juger par l'amoncellement de dossiers que nous venons de voir, et qui représentent les révisions de tous les comptes de l'Etat depuis trente ans.

Ces dossiers sont au nombre de huit cent mille environ ! Pour les loger, M. Moyaux a bâti un édifice spécial en ciment armé, une ville, la capitale de la papeterie, qui est divisée en une multitude de quartiers, et qui ne comprend pas moins de quatre cent seize rues, bordées de casiers à quatre étages.

Ce carlinier colossal est unique au monde. Ils n'en ont pas de pareil en Amérique, nous disait hier un conseiller de la Cour des Comptes, et vous y trouveriez, au demeurant, la justification, à un centime près, de tous les milliards qui, depuis trente-huit ans, ont passé par nos caisses publiques.

Au moment où Nice vient de fêter Gambetta signalant aux amis du célèbre tribun une intéressante relique, souvenir de la première célébration du 14 Juillet, qui eut lieu en 1880.

Ce jour-là, Gambetta assistait à la cérémonie de distribution des drapeaux. Tout à coup, une jeune fille, sortant de la foule, pénétra dans le cercle officiel, arracha de son corsage un petit bouquet tricolore, — bleuet, marguerite et coquelicot, — et le piqua à la boutonnière de Gambetta, qu'elle embrassa sans façon. Ce bouquet est aujourd'hui en possession de l'ancien chef du matériel de la Chambre des députés, M. Lannay, retiré à Angers, et de qui nous tenons l'anecdote.

Mais qu'est devenue la jeune fille ?

PRIVILEGIÉS

M. Boudet, le préfet de l'Ariège, vient encore de se faire pincer. La dernière fois, c'était avec des truites qu'il pêchait en temps prohibé. Cette fois-ci, c'est avec une jeune Toulousaine de toute beauté.

On pouvait croire que le mari de la coupable se serait grandement honoré d'une telle faveur administrative, et aurait même saisi l'occasion pour se faire octroyer les palmes. Mais, à Toulouse, si ne badinent pas avec la loi conjugale. Et l'époux outragé a froidement poursuivi le préfet.

Heureusement pour M. Boudet, il se trouve garanti par l'article 479 du code d'instruction criminelle qui, vu ses fonctions, le dispense de la correctionnelle et évoquera l'affaire devant la Cour d'appel.

Voilà qui va assurer aux préfets une réclamation considérable près des dames. Jusqu'ici l'ennuyeux, dans certaines aventures galantes, c'était la perspective de la correctionnelle. Mais avec des messieurs qui, au pis aller, ne vous entraîneront qu'en Cour d'appel, on n'y regardera sans doute plus de si près.

Maintenant, pour être juste, il faut dire que les préfets ne sont pas les seuls admis aux privilèges de l'article 479. En sont également bénéficiaires, entre autres, les grands officiers de la Légion d'honneur, les généraux commandant une division, les membres des Cours de cassation, des comptes et d'appel, les juges de paix, les juges de première instance, les juges correctionnels et même les juges suppléants. On voit que pour profiter de l'article 479, les dames n'auront que l'embarras du choix. — Tancs.

Les agents de la Sûreté générale qui sont chargés de la surveillance des champs de courses affectent une grande élégance. Ils ont des pardessus anglais, des bottines vernies, à tige claire. Ils portent en bandoulière de charmantes sacoques, où sont leurs jumelles. L'un d'eux est tout rasé. Un autre porte monocle. Nul ne croirait que ce sont des inspecteurs de police.

Nul ne le croirait, et pourtant tout le monde les reconnaît au premier coup d'œil — et sans monocle.

A Longchamp.

Ce fut une superbe réouverture que celle d'hier. Les Parisiennes entêtées à ravir évoquaient la pensée de somptueuses fleurs vivantes ondulant sous la blonde lumière du soleil. Pour compléter l'illusion, d'embaumeurs senteurs de rose se dégageaient des silhouettes plus raffinées. Et quand on eut en vain cherché dans les parterres la présence de la reine des fleurs, l'on reconnut que seuls « l'Extrait roses d'Orsay » et le « Sous-bras d'Orsay à la rose » pouvaient causer cette exquise impression.

Quel triomphe pour l'élégante maison de la rue de la Paix !

Par ce beau jour d'avril, il y eut grande affluence de jolies femmes; on y voyait aussi de fort jolies toilettes et des chapeaux du meilleur goût. Le ciel bleu, le

soleil faisaient admirablement valoir toutes ces coquetteries; mais c'est surtout aux délicieux costumes si parisiens de Francis que l'on fit fête. Toutes les élégantes, et elles étaient nombreuses, les admiraient avec un égal ravissement. Francis n'aime pas beaucoup qu'on parle de lui, mais on est bien obligé d'en parler quand même...

Comme chaque année, cette première réunion a été la consécration de toutes les élégances. On y a vu apparaître, en effet, les plus délicieuses nouveautés et on peut dire que c'était une véritable « première ». Que de rivalités et que de recherches la Parisienne n'avait-elle pas faites pour être la plus belle ! Tout le succès a été pour celles qui, se souvenant que le chapeau à Amicy embellit, étaient passées, la veille, rue Royale, dans les salons de cette maison, dont la vogue s'affirme de plus en plus.

Si tardif que soit, cette année, le printemps, l'on n'en voit pas moins s'affirmer les premières manifestations de la mode et de l'élégance masculines. Le Rayon de Tailleurs sur mesure de la Belle Jardinière, qui doit en tout temps se tenir prêt à répondre aux exigences les plus soudaines de sa clientèle, lui offre, cette année, un choix d'étoffes particulièrement heureux. C'est avant tout la qualité et l'élégance proverbiale de ses tissus qui à la science parfaite de ses coupeurs, que le rayon de commandes de la Belle Jardinière doit sa réputation mondiale.

Hors Paris

Nous recevons de Rome cette dépêche : « Par décret en date de ce jour, le Roi a accepté les démissions de MM. Casana, ministre de la guerre, et Bertetti, sous-secrétaire d'Etat aux postes et télégraphes, et il a nommé le général Spingardi ministre de la guerre et M. Teofilo Rossi, député, sous-secrétaire d'Etat aux postes et télégraphes. »

Heureuse Italie où le sous-secrétaire d'Etat aux postes vient bien de démissionner !

De Venise : « On est ici très ému par le vol inexplicable de la célèbre Vierge de Bellini, que tous les amis de Venise ont admirée à la Madonna dell'Orto. » Les experts estiment la valeur vénale du tableau à un demi-million de lire.

Nouvelles à la Main

Les grèves et le lock-out de Méri :

— Les usines de l'Oise se ferment.
— Mais oui. Le syndicalisme gagne tous les corps d'état. toutes les professions, toutes les industries. Et en les gagnant, il les perd.

— Aurons-nous encore des boutons de chemise dans un an ?
— Aurons-nous encore des chemises dans trois ans ?

— Vous avez su que la grève des postiers vient encore de faire une recrue ?...
— Laquelle ?
— Le *Courrier de Lyon*, qui va quitter l'affiche.

Le Masque de Fer.

Fantaisies parisiennes

Le magnifique bureau de poste

Lorsque je me présentai au seuil du bureau, ma modeste carte postale à la main, je restai saisi d'admiration.

Ce n'étaient que festons, ce n'étaient qu'astragales.

Ces guirlandes ciselées, brillantes de mille feux, couraient autour des guichets. Les fils télégraphiques aboutissant aux appareils étaient des fils d'or. Des coqs émaillés ornaient les murs, se regardant comme des coqs de faience. Les employées, assises dans des bergères, avaient devant elles une boîte à poudre d'ind, un miroir et un bouquet de roses. Au fond, l'entrée du boudoir du receveur principal apparaissait drapée de lambrquins Pompadour.

Après un tout naturel instant d'hésitation je m'apprêtais à entrer, lorsqu'un huissier à chaîne me retint doucement par la manche :

— Monsieur...
— Que voulez-vous dire ?
— Je regrette d'avoir à vous barrer le passage; mais, sérieusement, pouvez-vous espérer pénétrer ici, dans le costume où vous voilà ?

— Mais...
— Un chapeau mou, monsieur ! un pardessus imperméable ! Bien plus, un parapluie à la main, et pas de fleurs à la boutonnière. Non monsieur, n'en trenez dans le magnifique bureau de Poste de la maison Dorée qu'en tenue de soirée, vous auriez dû le comprendre.

— J'ignorais... Mille excuses ! Je vous jure, monsieur l'huissier, que la prochaine fois...

— J'y compte. En faveur de votre bonne volonté, je vais me charger de vos affaires, car il m'est impossible de vous autoriser à dépasser cette porte. Que venez-vous faire ?
— Acheter un timbre de cinq centimes.
— Oh monsieur !
— Quoi ?
— Quelle pitié ! Supposez-vous qu'on puisse, au magnifique bureau de poste de la Maison-Dorée faire une emplette aussi mesquine, disons le mot : aussi miteuse. Entrez-vous au café Anglais pour acquiescer un croissant ? Chez Doucet pour commander un caraco en madapolam ? Chez Pleyel pour demander un mirilton ? Dérision, monsieur, dérision ! Sachez que les lettres jetées dans cette boîte

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102-46 — 102-47 — 102-48

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	45 »	80 »	60 »
Départements.....	48 »	85 »	75 »
Union postale.....	24 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

G.-A. de Caillavet.

LA RÉVOLUTION EN MARCHÉ

LE

Meeting de l'Hippodrome

Dès l'entrée, nous nous regardions, entre confrères. Mais aucun d'entre nous n'osait faire en plaisantant les constatations habituelles. Et pour tout voir, il fallait lever la tête.

Celui, répondit avec un souverain mépris l'huissier à chaîne, de montrer à vos correspondants que vous ne nous fournissez que dans des « maisons chic » !
— Mais je m'y ruinerais !
— Peut-être. Mais vous augmenterez votre crédit.

Ainsi, depuis vendredi soir, depuis cette victoire de l'action directe sur la préparation législative des parlementaires et des juristes réunis à l'hôtel des Sociétés savantes, — une semblable mobilisation était obtenue, sans effort apparent, sans autre invitation qu'une affiche et le mot d'ordre transmis de chanciers en chanciers. Six mille hommes avaient répondu à cette convocation matinale, étaient venus, simplement. Il y avait les maçons aux pantalons en double besace, les terrassiers aux cotés de toile, aux ceintures écarlates; les électriciens, en parfaits complets de confection. Puis des postiers en uniforme, et des messieurs authentiques par leur jaquette et leur chapeau melon. Tous se rangeaient, disciplinés, à l'invitation des trois corporations qui ont pris en ces deux dernières années, par leurs grèves successives, la première place dans la C. G. T. : Terrassiers, maçons, électriciens, les trois groupements du « bloc syndical ».

On ne voyait plus sur les visages frais de la toilette matinale, et ça et là poudrés de « la barbe du dimanche », cette révolte contenue, cette rage de la défaite qui se trahissaient aux meetings organisés après l'affaire de Villeneuve-Saint-Georges et l'insuccès de la tentative de grève générale. Au contraire, une joyeuse fierté brillait dans les yeux et sur toutes les lèvres, à chaque occasion des rencontres joyales entre camarades, le même rire de victoire tranquille, de robuste confiance qu'une phrase mille fois répétée résume parfaitement.

— Eh ben, mon vieux, qu'est-ce qu'il dira maintenant ?
— Qui il ? M. Clemenceau, M. Simyan — ou M. Capital ?...
Nous nous regardions entre confrères. Nous n'avions jamais assisté à une semblable réunion.

Le bureau fut constitué en une minute et l'organisateur général du meeting, M. Pataud prit la parole :
— J'ai une communication intéressante à vous faire.

Au ton narquois, au dandinement familier de l'orateur, la salle devine « une bonne blague de Pataud ». On rit d'avance. Puis le silence se déploie, du haut du plafond, comme un voile. Mais M. Pataud ne se presse pas; il évalue le poids et la force de ses auditeurs. Il se promène sur la scène immense, entouré des orateurs et des journalistes. Son ombre noire se découpe sur le rideau blanc des projections cinématographiques. Enfin, il se décide, et plus mordant que nul acteur célèbre :

Voici ce que m'écrit un groupe de gardiens de prison :
« Camarades,
« A la réunion de ce matin, un groupe de gardiens de prison à 1,300 franc

le reportage (travail inutilement trop soigné).

Travailleurs de l'Etat ou prolétaires de l'industrie, nous souffrons des mêmes. Nous avons à lutter contre les mêmes oppresseurs. Il est bien naturel que nous soyons à vos côtés.

Croyez-moi, fonctionnaires. Faites comme nous, terrassiers, qui devons déjà à la grève des améliorations fort importantes.

Un jeune homme lui succède, blond et mince, familiarisé aux émotions des réunions publiques. C'est M. Simonnet, sous-agent des postes révoqué, qui parle au nom des sous-agents des P. T. T. Il définit la grande idée de cette réunion :

Il n'y a plus de fonctionnaires, il n'y a que des salariés.

Et il s'explique :

— Nous ne voulons pas du statut, dit-il, parce que nous nous rendons parfaitement compte que nous sommes de nous donner des garanties on ne songe qu'à nous boucler, en attendant que cloisonne l'industrie et nous.

Nous ne voulons pas d'un statut fait « par des parlementaires qui ne sont pas du tout qualifiés pour régler les questions administratives auxquelles ils s'entendent rien ».

Si on empêche les fonctionnaires de se mêler à vous, d'aller vous rejoindre à la C.G.T., c'est qu'on veut diminuer vos forces. Les gouvernements n'ont qu'un souci : c'est de vous écraser, de vous maintenir dans la servitude. Ils vous écrasent plus aisément si les fonctionnaires ne sont pas avec vous.

M. Janvion, employé révoqué de l'Hôtel de Ville, publiciste, propose un comité de vigilance.

C'est une idée que M. Pataud avait préparée pour son ordre du jour final. On l'acclame. Alors, avec des mots d'esprit, des affirmations et des attaques personnelles qui amusent la salle, M. Janvion raille la commission parlementaire, qui s'efforce à chercher la définition du fonctionnaire. Il indique « à chaque salarié de l'Etat » un moyen d'entrer individuellement dans les organisations adhérentes à la C. G. T.

Les employés de bureau peuvent adhérer aux syndicats d'employés ; les travailleurs des services d'architecture, aux syndicats du bâtiment, et ainsi de suite.

Vous trouverez là un appui et un concours en cas de grève.

Cela nous est fort égal, ajoute-t-il, si nous mettons la République en danger.

Nous n'avons pas à nous occuper de la forme du gouvernement. Si le syndicalisme est à la hauteur de sa tâche, il mettra à bas les deux bastilles, le Parlement et l'Etat, et remettra aux travailleurs libres le soin de faire leurs affaires eux-mêmes.

Après cet intermède, M. Yvetot vient parler au nom de la Fédération des Bourses de Travail.

Le public accueille ce nouvel orateur avec cette déférence un peu craintive que l'on témoigne à un homme qui a combattu la Commune. Il faut noter cette impression. Elle aide à comprendre l'esprit des six mille spectateurs de ce meeting d'affirmation et non de protestation.

M. Yvetot, en effet, est le révolutionnaire de tradition et de vocation : Blanc et Vallès, transformés par les réalités du syndicalisme, mais gardant la passion de la révolte, le sport de la prison, la soif du martyre révolutionnaire au anarchiste.

M. Yvetot n'invite pas les fonctionnaires à entrer dans l'organisation syndicale. Il les considère déjà comme enrégimentés et il fait la théorie des recrues : « Vous allez apprendre l'antimilitarisme, l'antipatriotisme et le sabotage ».

Et le révolutionnaire ne se contente pas de s'adresser aux spectateurs convaincus. Il défie, il provoque les adversaires :

Oui, ils saboteront, les fonctionnaires, quand on voudra les brimer. Ils feront aussi de l'antimilitarisme quand ils auront vu M. Clemenceau, l'égal du monstrueux Thiers, les remplacer d'abord par des soldats, puis les faire massacrer au premier mouvement de révolte par ses cavaliers.

Ils iront jusqu'à l'antipatriotisme, quand ils auront compris que le patriotisme ne sert qu'à fanatiser les foules. On les appellera des sans-patrie. Cela est risible ! Notre patrie n'est-elle pas partout, à nous qui avons des frères partout où il y a des travailleurs qui souffrent ?

Les patrons, au reste, nous ont donné l'exemple. Ils sont internationalistes dans l'intérêt de leurs capitaux. Nous le sommes pour nos intérêts de classe.

M. Yvetot conclut en déclarant que le syndicalisme a pour lui « des événements que personne ne peut empêcher », et que l'armée ne sera pas longtemps à redouter, car « on va la travailler ».

Lourd, triste et noir, M. Nègre, instituteur révoqué, vient faire l'apologie des instituteurs.

Les premiers parmi les fonctionnaires, dit-il, ils ont revendiqué la liberté syndicale avec toutes ses conséquences. Ils ont soutenu le choc des premières bagarres. Dans un mouvement insurrectionnel, ils n'auront pas l'importance des télégraphistes ou des ouvriers des lignes, dont l'effort ébranle l'Etat, mais il leur appartient dès maintenant de modifier profondément l'enseignement en l'adaptant aux besoins et aux revendications de la classe ouvrière. C'est à l'école qu'il faut commencer l'éducation révolutionnaire du peuple.

Puis, rapidement, d'autres orateurs se succèdent, qui se montrent surtout préoccupés de ce que dirait M. Clemenceau, « il y a la bataille et il se dérobe ». M. Grangier, facteur révoqué, déplore particulièrement l'absence du président du Conseil, M. Péricat, de la Fédération du bâtiment, précise la pensée commune :

Je regrette presque que M. Clemenceau ne soit pas allé jusqu'au bout de la résistance contre l'organisation postale. Les ouvriers des chemins de fer, nos camarades de l'industrie seraient entrés en ligne, et peut-être aurions-nous pu réaliser cette grève générale qui nous délivrera de la domination patronale.

Et, nettement anarchiste, il approuve les émeutiers de Méru.

Au nom du comité confédéral de la C. G. T., M. Menheim vient expliquer la genèse du mouvement actuel. Il fait remonter à l'organisation du 1^{er} mai 1906, les causes du succès des postiers.

C'est là le point de départ de l'action du prolétariat. Sans ce mouvement de 1906, tant critiqué, le réveil du prolétariat postal ne se serait peut-être pas produit, tandis que nous avons pu le saluer au moment précis où le syndicalisme révolutionnaire paraissait atteint par de lamentables défections. A l'instant où le gouvernement pensait l'avoir maté en faisant arriver à la C. G. T., par l'escalier des services, un homme sur lequel il pensait pouvoir compter.

Et voilà qu'ces messieurs s'offrent.

Charles Benoist, de Mun, Jaurès lui-même jettent un cri d'alarme. On aura beau faire, c'est un ordre nouveau qui naît.

Et la preuve de cet ordre nouveau, c'est le discours de M. Briand à Neuhourg :

M. Briand a parlé de la participation aux bénéfices, de l'arbitrage obligatoire, du contrat collectif ; il s'aperçoit que le syndicalisme est un bon bûcheron et il voudrait en « émauser la cognée ».

Nous ne nous laisserons pas détourner de nos revendications essentielles. Le contrat collectif, nous l'imposons, mais non pas le contrat collectif adapté à l'ordre des choses actuel ; nous l'imposons par la force de nos organisations, sans obligation pour la classe ouvrière.

Enfin, c'est le tour de M. Pataud. Il s'avance, comme un jovial convive qu'on presse de porter un toast. Ah ! certes, il n'a rien du romantisme révolutionnaire de M. Yvetot, l'insurgé. C'est le raisonneur lent et narquois, l'ironiste sûr de son ironie tranquille. D'abord, il fixe le public de ses yeux ardents. On devine alors dans cette tête carrée, dans ce torse solide, une volonté obstinée. Puis, il se détend. Il cligne les yeux. Un large sourire étire sa bouche jusqu'aux limites des fortes moustaches. Puis la voix s'étend grasse, pesante et lançant des mots qui s'écrasent en tombant et font comme des taches...

M. Pataud ne songe pas à gonfler les cervaux, à enflammer les cœurs ainsi que M. Jaurès. Il procède à la manière de M. Hervé. Il frappe au ventre. Mais il y met plus de rondeur, plus de gaieté, plus d'assurance. M. Hervé, sous son ironie gouailleuse, dissimule mal sa colère. M. Pataud n'a jamais l'air indigné, ni furieux. Il goguenarde, il parle d'un air détaché qui est la dernière forme de son mépris. C'est le « non, mais tu ne m'as pas regardé » qu'un athlète des rues laisse du haut de ses épaules tomber sur l'effronterie d'un marchand de contre-marches...

M. Pataud ne songe pas à gonfler les cervaux, à enflammer les cœurs ainsi que M. Jaurès. Il procède à la manière de M. Hervé. Il frappe au ventre. Mais il y met plus de rondeur, plus de gaieté, plus d'assurance. M. Hervé, sous son ironie gouailleuse, dissimule mal sa colère. M. Pataud n'a jamais l'air indigné, ni furieux. Il goguenarde, il parle d'un air détaché qui est la dernière forme de son mépris. C'est le « non, mais tu ne m'as pas regardé » qu'un athlète des rues laisse du haut de ses épaules tomber sur l'effronterie d'un marchand de contre-marches...

Je ne veux pas vous faire de discours ; j'aiime mieux vous demander de prendre des décisions utiles.

Remarque que je pourrais vous faire un discours sur le statut ! Mais vous savez tous ce que c'est ! Nous pourrions aussi faire nos petits législateurs et élaborer un statut, celui des parlementaires. Que diriez-vous par exemple des formules suivantes :

Article premier. — Tous les députés devront rester fidèles à leurs engagements.

Art. 2. — Tous les députés devront assister régulièrement aux séances.

Art. 3. — Tous les députés et ministres sont tenus de n'accepter jamais de pots-de-vin.

Vous voyez que nous serions capables de rédiger un statut aussi utile que celui avec lequel on veut enchaîner nos camarades.

On rit.

Mais il ne suffit pas de rire. Il faut insister sur l'importance de cette réunion, rappeler la victoire de vendredi dernier aux « Sociétés savantes » et formuler le deuxième axiome de cette soirée. Après la formule de M. Simonnet : « Il n'y a plus de fonctionnaires, il n'y a que des salariés », M. Pataud va condamner à son tour la tactique parlementaire :

Les députés qui étaient venus aux Sociétés savantes cueillir des palmes et des lauriers ont pu se rendre compte de leur popularité. Nous n'avons pas besoin d'eux. L'adage révolutionnaire dit : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Camarades, faites votre « boulot » vous-mêmes.

Puis, il arrive tout naturellement à son projet.

Il faut que vous donniez mandat aux organisations qui ont pris l'initiative de ce meeting, les terrassiers, les maçons d'art et les électriciens, de saboter avec les organisations de fonctionnaires et avec celles de l'industrie privée, afin de nommer un comité de douze membres qui sera chargé d'étudier et de prendre toutes mesures utiles au cas où le gouvernement songerait à des mesures de répression. Je ne vous demande pas de le nommer aujourd'hui, parce que si vous le faisissez, le gouvernement essaierait de se défaire de vos mandataires avant qu'ils aient accompli leur tâche.

Il faut que ce comité prenne exemple sur le comité permanent de grève des électriciens — car nous avons un comité de grève en permanence. Nous avons adopté la méthode de cet empereur qui a dit : « Tenez toujours votre poudre sèche et votre épée aiguisée ».

On connaît pas notre commission de grève. On ne connaît que Pataud. Mais si on confiait Pataud, un autre bonhomme surgirait qui ferait la besogne que Pataud ne pourrait plus faire...

Il agit, avec certaines différences, de constituer quelque chose d'analogue s'étendant à toutes les corporations.

Et, camarades, quand vous aurez réalisé ça, vous serez plus prêts qu'on ne croit à déclarer cette grève générale qui ébranlera la masse des travailleurs. Si vous le voulez, les jours du gouvernement sont comptés, et bientôt s'ouvrira l'ère de justice et de bonheur pour la classe ouvrière.

C'est la menace des représailles, la préparation de la résistance à toute mesure administrative ou gouvernementale. Des applaudissements frénétiques annoncent, assurent la formation du nouveau comité de salut public. Et immédiatement ce premier ordre du jour est voté, comme une expérience opportune :

Les travailleurs de l'Etat et de l'industrie privée, réunis à l'Hippodrome le 4 avril, prévenus qu'un certain nombre de renvois injustifiés seraient à la veille d'être opérés parmi les ouvriers main-d'œuvre des P. T. T., protestent énergiquement et signalent à l'opinion publique les procédés de provocation qu'emploie le gouvernement.

Ils invitent les organisations à prendre toutes mesures utiles au cas où les renvois viendraient à être effectués.

Puis, l'ordre du jour général est acclamé avec enthousiasme :

Les fonctionnaires et salariés de l'Etat, ainsi que les travailleurs des différentes corporations de l'industrie privée, réunis sur convocation des syndicats des électriciens des terrassiers et des maçons d'art, le 4 avril 1909, à l'Hippodrome,

Considérant qu'un statut légal des fonctionnaires ne peut avoir de valeur que s'il existe derrière une force syndicale assez puissante pour en assurer le respect de la part des gouvernements ;

Considérant que le projet du gouvernement et de la commission ont pour objet, sous prétexte d'assurer de prétendues garanties aux fonctionnaires, d'anéantir les libertés syndicales et d'élever une barrière entre le prolétariat administratif et la classe ouvrière ouvrière ;

Reposent tout projet de statut et réclament pour les salariés de l'Etat et des services publics le droit commun, c'est-à-dire la loi de 1884 avec toutes ses conséquences.

En outre, les travailleurs de l'industrie

privée déclarent se solidariser entièrement avec leurs camarades salariés de l'Etat dans leur lutte pour imposer au gouvernement et au Parlement le respect des libertés syndicales qu'ils ont su conquérir ; le félicitent de leur avoir rejoint l'unité ouvrière organisée dans les Bourses du travail et dans la C. G. T.

Ils s'engagent à les soutenir énergiquement dans la lutte qu'ils mènent contre l'Etat patron, et au cas où des mesures de répression seraient prises, se déclarent prêts à recourir à tous les moyens en leur pouvoir, y compris la grève générale, pour défendre ceux qui seraient frappés.

En manière de « récréation » après ces deux heures d'attention et de résolution, quelques assistants conspuent le gouvernement. Mais dès que les manifestants arrivent aux portes de l'Hippodrome, les cris cessent. Rapidement, la salle immense est vidée. Par trois petits groupes, les spectateurs s'éloignent, sans que le service d'ordre massé sur le boulevard de Clichy ait besoin, une seule minute, d'intervenir. Jamais une sorte de sage conférence à la Sorbonne ne fut plus correcte. Les fondateurs du comité de vigilance se répandaient à travers Paris, comme des acteurs sûrs de leurs rôles regagnant leur loge.

À la sortie, nous nous regardions entre confrères...

Régis Gignoux.

P. S. — Tandis qu'à Paris ce meeting se déroulait à l'Hippodrome, une grande réunion ayant le même objet rassemblait à la Bourse du travail de Lyon 1,500 fonctionnaires ou employés de services publics.

Divers orateurs, notamment MM. Pauron, Fouquet, Lamarque et Jackson, des organisations postales ou télégraphiques de Paris, ont critiqué le projet de statut des fonctionnaires et ils ont exprimé la confiance que les promesses faites par le gouvernement seront tenues.

M. Léger, du syndicat des instituteurs du Rhône, est venu apporter aux postiers le salut du prolétariat universitaire. Il a montré la difficulté qu'ont les instituteurs à se grouper en raison de leur dispersion. Il est vrai, a-t-il ajouté, qu'ils ont essayé de faire de préparatifs de grèves ; ils ont surtout à instruire la classe ouvrière et à répandre chez les enfants les idées nouvelles.

La réunion s'est terminée sans incident après le vote par acclamations d'un ordre du jour « affirmant la solidarité étroite des prolétaires administratifs et ouvrier ».

Le Meeting et la Presse de ce matin

Le Gaulois :

La réunion d'hier à l'Hippodrome a justifié nos pressions. La Bourse de l'ouvrier et le meeting ont été très intéressants. Ils ont permis de constater que la même commune des gouvernements qui ont dupés et exploités ; employés d'Etat et prolétaires sont enroulés sous la même bannière, et quand ils le voudront, ils seront nos maîtres.

La Lanterne :

La thèse qui triomphait hier se résume en deux mots : méfiance et révolution ! Il s'agit de repousser les funestes présents des parlementaires, de se tailler sa part grâce à la grève — non point la grève légale dont le droit est inscrit dans les codes, mais la grève qui s'accompagne de la violence.

La République elle-même, si elle n'est effrayée, par les hommes qui ne s'effrayent point des bienfaits d'une légalité dont ils ont d'ailleurs tiré la force qui les comptent employeurs ou entrepreneurs les plus dangereux pour la démocratie.

La République ne fut plus nécessaire, non seulement aux salariés de l'Etat, mais aux travailleurs de toutes conditions.

Le Rappel :

Nous n'abandonnons rien de ce que nous avons dit sur les devoirs qui tiennent aux fonctionnaires vis-à-vis de l'Etat. Nous avons le droit de déclarer que par d'éternels attermoiements le gouvernement a mis en péril la valeur pratique du statut, et que si le statut n'est pas appliqué, nous le voudrions, ils seront nos maîtres.

Le Radical :

Dans le discours qu'il prononçait l'autre soir au banquet de l'Economie sociale, M. Viviani disait qu'il ne fallait pas redouter les bouillonnements de la démocratie. Nous ne les redoutons pas, tant que cette démocratie — et elle ne serait pas sans cela diabolique — ne se garde pas de son programme et qu'elle ne se fonde sur la force et la défense des idées républicaines.

On, les orateurs du meeting de l'Hippodrome se sont montrés très intéressés par ce programme, et cette loi. Ils ont même dit que cette loi de 1884, derrière laquelle ils s'abritent, c'est à la République qu'ils la doivent. C'est là qu'est le péril. Et c'est ce péril que nous redoutons, et que tous les républicains doivent redouter avec nous.

La République française :

Derrière ces anathèmes on distingue un sentiment condamnable, sans doute, mais qui trouve son explication dans la longue persécution avec laquelle il a été cultivé dans l'esprit public. Ce sentiment est l'envie. C'est en exploitant, en lançant toutes les convulsions humaines à l'assaut de la magistrature, que le pouvoir a pu, pendant longtemps, se maintenir et se défendre.

Le Journal :

M. Pataud rêve de démolir la société actuelle, mais se garde de dire comment, sous les ruines de celle-ci, il édifierait la société nouvelle. C'est, sans doute, qu'il n'en sait rien lui-même.

La Petite République et l'Humanité commentent les résultats des élections d'hier, mais rendent compte sans commentaire du meeting de l'Hippodrome.

Le Monde et la Ville

SALONS

— Le baron et la baronne d'Estournelles de Constant ont donné hier, dans leur belle demeure de l'avenue Henri Martin, un dîner politique et parlementaire en l'honneur du baron Bonde, l'homme d'Etat suédois, venu pour organiser la visite des parlementaires français en Suède, Norvège et Danemark. Parmi les convives :

MM. Dubost, président du Sénat ; Pichon, ministre des Affaires étrangères ; comte Gyldenstolpe, ministre du Suède ; comte Reventlow, ministre de Danemark ; M. Deffrance, le nouveau ministre à Stockholm ; Guérin, Étienne Flaudin, sénateurs ; Denys Cochin, Joseph Reinach, de Grandmaison, députés ; Albert Kahn, Jaurès, de Saligny, Erik Sjöstedt, Georges Bourdin, Stéphane Lauisane.

Après le dîner on s'est occupé de l'organisation du voyage des parlementaires français.

— Thé Bridge d'une suprême élégance chez Mme Widge, la charmante femme du ministre de l'Argentine à Madrid, dans son hôtel de la rue Zurlano.

Citons parmi les invités :

Duchesses de Santo-Mauro et de Sotomayor,

princesse et Mlle Pio de Savoia, marquises de la Mira, le comte d'Alary et de Monistrol ; comtesses de Scalfani, de Casa-Valencia, Castiella de Guzman, Oberndorff ; Mmes et Mlles de Henostroza, Calvitaru-Palestini ; les ambassadeurs d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche-Hongrie, etc.

M. C. Pates-Bryan, le très distingué ministre des Etats-Unis à Lisbonne, a donné un déjeuner en l'honneur de Mme Juliette Adam.

— On continue à fêter à Bucarest la belle grande cantatrice, Mlle Yvonne Dubel. Chez Mme A. Catargi née de Cazanescu, et en suite chez Mme Vaccaresco, toute la haute société roumaine a été invitée pour l'applaudir.

La reine de Roumanie a tenu à donner au Palais une grande fête en son honneur.

Le programme choisi par Sa Majesté se composait de vieux airs français : *C'est mon ami*, de la reine Marie-Antoinette ; *Où l'été est*, de l'opéra de François I^{er}, musique de Jeanne Rivet ; un Menuet de Martini ; puis de la musique moderne : *Le Heureux vagabond*, de Bruneau ; *Enfant prodige*, de Debussy ; la *Chanson d'Irlande*, d'Augusta Holmès ; *Biondina*, de Gounod ; *Matinata*, de Leoncavallo ; l'air du *Cohier*, de Mme G. Ferrari, qui fut le tour du programme.

La Reine, tout en remerciant Mlle Dubel, lui a offert la croix de Bene-Merenti de 1^{re} classe, décoration que ne possède en France que Sarah Bernhardt, et qui fut jadis décernée à Coquelin aîné. Sa Majesté voulut bien lui donner en même temps l'accolade.

Dans l'assistance :

Le général et Mme C. Ponnaro ; Mme Zoé Bengesco, Mme Pierre Grecoano, princesse Alexandrine Ghika, Mme Marie de Blarenberg, M. et Mme Jean Lavary, Mme Hélène Lascar Catargi, princesse Ghika, Mme Marguerite Catargi, générale Marie Falcoyano, Mme Georges Sotzko, Mme Hélène Phérey, M. et Mme Alexandre G. Florent, Mme Sophie Valladon, M. et Mme Nicolas Pili, Mme Lucie Douca, Mme Irène Blanc, M. et Mme Alexandre Floresco, M. et Mme Nicolas Cerkez, Mme Anne Constantin Odobesco, le colonel et Mme Giracski, Mme Ella Balcoyano, M. et Mme Bassac, M. et Mme Jean G. Maron, Mme Niculesco, Mme N. Christovescu, le major et Mme Radu Torociano, Mme Ella Negruzzi, Mme Aslan, M. et Mme Théodore D. Floresco, Mlle Marie Assan, Mlle Reine Catargi, Mlle A. Bengesco, Mlle Netty Negruzzi, Mlle Georges Vassesco, Mlle Noémie Rosetti, Mlle C. Odobesco, S. Exc. le marquis Beccaria, D'Inceia, le docteur Yung, le marquis Balanzer, MM. Michel Sotescos, Rodolphe Catargi, Vladimir Ghika, etc., etc.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— Monseigneur le duc d'Orléans, en apprenant la mort de M. de Roux-Larcy, son représentant zélé dans le Gard, a adressé au marquis de Lortat la dépêche suivante :

Marquis de Lortat, Alsace

Bruxelles, 2 avril.

Profondément affligé de la triste nouvelle que vous m'annoncez, je tiens à vous dire combien la mort de M. de Roux-Larcy, son représentant zélé dans le Gard, a été pour moi une perte.

— La princesse Valdemar de Danemark, venant de Copenhague avec ses deux plus jeunes enfants, la princesse Viggo et la princesse Marguerite, est arrivée, avant-hier, à Paris. Elle a été reçue à la gare du Nord par M. Roux-Larcy, ministre de Danemark, et M. et Mme Hérald de Scavenius.

S. A. R. a pris aussitôt le train qui l'amena directement, avec ses enfants, à Chantilly, où elle trouva à sa rencontre ses augustes parents, Mgr le duc et Mme la duchesse de Chartres, qui la conduisirent à leur château de Saint-Firmin.

— LL. AA. le prince et la princesse Nashimoto, de la famille impériale du Japon, ont quitté hier Paris à midi 17, se rendant par le sud-est de l'Europe.

— Le baron Kurino, gardant la chambre par suite d'une forte grippe, s'est excusé.

— Après avoir été reçu dans le midi de l'Espagne, Leurs Altesses arriveront à Madrid le 11 avril, pour rendre visite aux souverains et aux membres de la famille royale espagnole.

Le 17 avril, le prince et la princesse Nashimoto seront de retour à Paris, d'où ils repartiront le 25 avril pour l'Italie.

— Le général de Galliffet a eu hier, à midi, une recrudescence du mal dont il avait été atteint jeudi dernier. Les soins épuisés du docteur Lereboullet ont eu vite raison des complications que l'on pouvait redouter et le général a passé une journée relativement bonne.

— Le baron et la baronne François Scillière, née Galliffet, et la comtesse Charles de Galliffet sont toujours auprès de leur père et beau-père.

— Le comte et la comtesse Marius de Galliffet qui faisaient une croisière sur les côtes marocaines, vont rentrer à Paris.

— Très intéressante matinée chez Mme Marie Rôze, l'éminent professeur de chant, pour l'audition de quelques-unes de ses meilleures œuvres.

Une assistance d'élite a acclamé successivement :

Mlle Kermora, dans *Triste amour*, et la chanson du Mais ; Mlle Pultzer, dans le premier acte de *Manon*, de Massenet, avec M. Massenet ; Laurent-Lasson qui lui donnait la riposte ; Mlle Kermora et M. Godart, dans la scène du premier acte de la *Tosca*, de Puccini ; Mme Loeuvenh, dans l'air de la *Limona* d'Chonovici, de Donizetti ; Mlle Rêver et M. Godart, dans la scène du premier acte de la *Vie de Bohème*, de Puccini.

Le piano d'accompagnement était tenu par M. Robert Schmitz.

— M. Cruppi, ministre du commerce, voyageant en Italie, vient d'arriver à Pegli (près de Gènes).

— De Lausanne :

« La saison de printemps prend la plus brillante allure. Les grands hôtels de la ville de Lausanne, de Beau-Site, où l'élite de la société internationale aime se retrouver.

— On peut compter que les vacances de Pâques y seront très animées et le restaurant offre déjà son coup d'œil des grands jours. En dehors des délicieuses promenades et des sports qui occupent la journée, l'emploi des soirées est agréablement assuré par le théâtre, où le directeur M. Bonarel, attire les meilleurs artistes des scènes parisiennes. »

MARIAGES

— M. Stessel est fiancé à Mlle Adrienne Pélissier, fille de M. Pélissier, le docteur distingué, veuve du célèbre chirurgien ; la fiancée est la sœur de la comtesse Chenu-Lafitte et de Mme Decroix-Saint-Clair.

— On annonce le prochain mariage : — De M. Jean Lucas, lieutenant d'infanterie, fils du général Lucas, avec Mlle Geneviève de Vaux, fille de M. de Vaux né Haussmann ; — De M. Edouard-Vermorel, fils du sénateur du Rhône, avec Mlle Lauband, belle-fille de M. Lutaud, préfet du Rhône.

AU PAYS DU SOLEIL

— A l'issue du service religieux à l'église anglicane, le roi d'Angleterre est rentré au palais pour passer la revue de la compagnie des pompiers de Biarritz. Sa Majesté a examiné ensuite la voiture d'ambulance qu'il avait offerte l'an dernier à la ville de Biarritz et s'est fait renseigner par le docteur Lereboullet sur le fonctionnement de l'ambulance, le nombre des malades soignés dans le courant de l'année.

Après avoir remercié le docteur de Lortol et félicité les infirmières anglaises de leur

dévouement, le Roi a assisté au défilé de la compagnie des pompiers.

— Très jolie matinée, mercredi, à la villa Baron, à Cannes, chez Mme de Lencquesaing qui avait bien voulu offrir ses salons pour l'œuvre de la Bonne Presse.

— Au programme : *Faut-il mourir*, comédie en un acte, très bien enlevée par Mlle Suzanne de Villeneuve et Marie-Thérèse de Diesbach de Belloc et par MM. Ph. de Bangy et Maurice de Villeneuve ; *Voud au blanc*, joué à ravir par Mlle Germaine et Geneviève de Diesbach de Belloc, Mlle Simone de Lencquesaing, Mlle Marie-Thérèse de Pas et M. Jehan de La Selve.

L'assistance a beaucoup applaudi, dans les intermèdes, le comte de Reverseaux, dont la voix est si prenante ; le comte de Bourbonnol, dans ses poésies, et M. Dartevel, le mandoliniste distingué.

— Au début de la matinée, Mlle Geneviève de Diesbach de Belloc, accompagnée au piano par sa sœur, avait joué à ravir trois morceaux de violon.

Dans l'assistance :

Mme la comtesse de Caserta, la princesse Josephine, comtesse de Casters, comte et comtesse de Lorière, vicomte et vicomtesse de Truchy, comte et comtesse de Loussac, M. et Mme de Lencquesaing

L'École des snobs

Jeune ménage

Par FORAIN



— Petite chérie... perdez donc l'habitude de me tutoyer... Ça choque maman.

de Schoenbrunn. L'exemple a été suivi et les pelouses qui s'étendent sous les fenêtres de la résidence impériale se couvrent de dons fleuris anonymes.

L'idée est jolte et méritait d'être signalée. Hier, le président de la chambre de commerce de Vienne a exprimé, dans un discours prononcé devant les conseillers, la satisfaction qu'éprouvent les milieux industriels et commerciaux de la solution de la crise orientale. « Certes — a-t-il dit — chacun eût été prêt à faire son devoir, mais la solution pacifique qui se prépare ne peut que remplir de joie tous ceux dont les intérêts sont intimement liés au maintien de la paix. » — WOLFRAM.

Le ministre de la guerre italien

Rome, 4 avril.

Le ministre civil de la guerre, le sénateur Casana, a donné sa démission. Il est remplacé par le général Spingardi.

M. Casana avait été nommé ministre en décembre 1907. Cet essai d'un civil à la guerre n'a pas réussi, car M. Casana n'a pas été à la hauteur de sa tâche et n'a su qu'augmenter les taxes militaires. Son éloignement du ministère était inévitable, mais fut retardé tant qu'on ne lui avait pas trouvé un successeur.

Le général Spingardi fut déjà sous-secrétaire d'Etat à la guerre. — FELIX.

Le ministère hellénique

Athènes, 4 avril.

M. Théotokis a accepté de retirer sa démission après un entretien qu'il a eu avec le Roi et dans lequel le souverain lui a dit que M. Rihallys, ayant considéré comme absolument inopportune la dissolution de la Chambre dans les circonstances actuelles, ne pouvait pas former un nouveau cabinet et lui avait recommandé le maintien du ministère Théotokis, qui continue à être appuyé à la Chambre par une forte majorité.

Le Roi a, en outre, déclaré à M. Théotokis que, d'après les déclarations de M. Rihallys, le parti de ce dernier ne faisait aucune objection à ce que le budget et projets de loi relatifs aux affaires militaires fussent votés dans un bref délai.

Le ministère a donc repris la direction des affaires. La Chambre se réunira demain pour procéder au vote du budget.

Tout la presse, qui avait combattu la dissolution, exprime sa satisfaction pour la solution intervenue et qu'imposait la situation extérieure.

En ce qui concerne la situation intérieure, elle est absolument calme et tous les bruits ayant circulé à l'étranger à ce sujet sont sans fondement et tendancieux.

La crise portugaise

Lisbonne, 4 avril.

Le roi Manuel a conféré aujourd'hui avec les chefs de tous les groupes politiques, qui lui ont indiqué M. Sebastian Telles comme capable de former le nouveau cabinet.

Le roi Manuel a accepté cette indication et il a chargé M. Telles de la constitution du cabinet.

M. Roosevelt

Rome, 4 avril.

De nombreux américains venus hiverner en Italie se sont rendus à Naples pour saluer M. Roosevelt à son arrivée et plusieurs yachts américains sont aussi ancrés dans le port. Dès que le vapeur *Hambourg*, qui arrivera demain matin, sera amarré, l'ambassadeur des Etats-Unis, parti aujourd'hui de Rome, le syndic de Naples et la municipalité se rendront, à bord pour recevoir l'ex-Président.

Toute une esquadre de détectives est depuis une quinzaine à Naples et, aidée de la police

napolitaine, formera une garde du corps à M. Roosevelt durant son séjour.

Après un jour de repos, l'ex-Président se rembarquera sur le paquebot *Admiral*. — FELIX.

Le printemps en Italie

Rome, 4 avril.

On signale de toutes les régions de l'Italie des pluies torrentielles et des chutes de neige. La température est descendue à 3 degrés à Florence.

COURTES DÉPÊCHES

— L'empereur d'Allemagne a reçu hier la mission chinoise dirigée par le duc Tsal-Fou, oncle de l'empereur de Chine.

— Le roi d'Italie a nommé quarante-quatre nouveaux sénateurs, parmi lesquels le duc d'Avama, ambassadeur à Vienne, et le peintre Mirchetti.

— M. Regnault, ministre de France au Maroc, a quitté Tanger hier allant à Paris pour rendre compte au gouvernement des résultats de sa mission à Fez.

— Le comte Taube est définitivement nommé ministre des affaires étrangères de Suède et remplacé comme ministre à Berlin par M. de Trolle, son prédécesseur.

— Le vapeur danois *Dane* est entré hier dans le Tage ayant un incendie à bord et a été remorqué au sud de l'estuaire.

Figaro à Londres

Londres, 4 avril.

L'Observer annonce ce matin que le premier ministre a décidé de faire construire les quatre Dreadnoughts supplémentaires prévus dans le budget de l'Amirauté.

Cette information confirme ma dépêche du 1^{er} avril, vous annonçant que l'Amirauté avait déjà passé des contrats avec certains chantiers de constructions navales afin de permettre aux constructeurs de préparer des maintenant toutes les pièces nécessaires pour qu'au premier signal donné les Dreadnoughts puissent être mis en chantier immédiatement et terminés à temps pour prendre le service actif dans le courant de l'année 1911.

Avant la fin de la session, M. Asquith demandera au Parlement de voter les crédits nécessaires pour la mise en chantier des quatre Dreadnoughts dont la construction ne s'imposait pas en mars, mais que certains événements ont rendu depuis indispensables, et le tour sera joué. M. Asquith aura fait l'impossible pour être agréable aux petits Anglais, aux pacifistes, aux radicaux avarés des finances publiques, quand il ne s'agit pas de mesures socialistes, et au Labour Party, en même que M. Asquith, impérialiste-libéral, aura accompli son devoir de bon et loyal patriote. — J. GODECHEN.

Figaro en Belgique

Bruxelles, 4 avril.

MENACE DE GUERRE DOUANIERE FRANCO-BELGE

On ne saurait trop insister sur l'intensité de l'agitation soulevée en Belgique par le projet de majoration des tarifs douaniers français. Tous les intérêts menacés se coalisent en une sorte de fédération pour forcer le gouvernement belge à réclamer actuellement l'abandon du projet ou éventuellement des représailles douanières contre la France, surtout contre ses vins. L'économiste Eug. Allard, que vous connaissez fort bien à Paris, va publier ces jours-ci une étude développée concluant aussi à des représailles, pour induire la France à un nouveau traité de com-

merce équitable pour les deux pays. Quelques-uns des chiffres qu'il citera sont saisissants. Ils font ressortir notamment que la Belgique, à la fois productrice et consommatrice exceptionnellement forte par rapport à son chiffre de population, est, proportionnellement, la meilleure clientèle de la France.

Chaque Belge achète annuellement à la France pour 120 francs; chaque Anglais — et c'est l'Angleterre que les protectionnistes français veulent avantager — ne lui achète que pour 31 francs; chaque Hollandais, que pour 12 francs; chaque Allemand, que pour 11 francs. Dans les dix dernières années, les exportations françaises en Belgique ont augmenté de 58 0/0, celles de l'Angleterre pour 34 0/0. On espère encore ici, car on tient beaucoup à entretenir de bonnes relations avec la France, à tous points de vue, que les protectionnistes du Palais-Bourbon comprendront la portée de ces chiffres et le danger qu'il y aurait à paralyser, à décourager ou à détourner un tel courant commercial. — G. H.

Le Concours hippique

Plus de dix mille personnes ont assisté aux épreuves d'hier, et la foule était telle, vers cinq heures, qu'il était difficile de circuler dans les promenoirs. Quant aux tribunes, on n'y trouvait plus, dès deux heures et demie, une seule place.

Reconnu dans la tribune diplomatique :

L'ambassadeur des Etats-Unis, Mme et Mlle White, capitaine et Mme de Linder.

Dans la tribune des sociétaires, nous avons noté :

Comte d'Arjuzon, en tailleur de laine tabac d'Espagne à veste bordée de galons, étoile de renard, grand chapeau de paille blanche, en fourreau de serge khaki à empiècement de tulle blanc, longue redingote ornée de passementerie, grand chapeau de paille khaki, rehaussée de plumes; Mme Louis de Cazotte, en tailleur de drap uni à veste, étoile de renard, toque de paille noire, rehaussée d'algues; Mlle de Cazotte, en tailleur de serge noire à redingote ajustée, grand chapeau de paille noire en guirlande de plumes blanches, renard blanc autour du cou.

Comte Henry de Lestrang, en tailleur de lainage fantaisie noir, veste à pans arrondis, étoile de galons passementerie, étoile de renard, chapeau de crin noir, la calotte entourée d'une torsade de tulle et à piquet de tiges de plumes noires; Mlle de Lestrang, en tailleur de lainage gris chine blanc à veste sac sur chemise de lingerie blanche, renard blanc autour du cou, chapeau de paille blanche à nœud blanc; Mlle Lavia de Drouant, en tailleur de serge bleu marine à redingote ajustée sur chemise de linon blanc, chapeau de paille bleue rehaussée de tulle et d'algues assorties; marquise de Movelan, en mi-tailleur de serge loutre, jupe en forme et à piquet dans le bas, corsage loutre, manteau veste à col, gilet de guipure, étoile de zibeline, la calotte ornée d'un grand oiseau gris à ailes déployées; comtesse Allard du Chollet, en fourreau de drap noir à gimpes de tulle blanc, longue redingote vague à galons passementerie, grand chapeau de crin noir; la calotte enroulée de roses France; marquise de Courcy, en mi-tailleur de drap noir, robe en forme ornée de galons passementerie, qu'on retrouve à la

veste ouverte sur chemise de mousseline de soie noire, entièrement soutachée, étoile de renard, noirs, toque de paille noire à algues blanches;

Mme Scherer de Scherbourg, en fourreau de lainage chaudron pékiné noir à empiècement de mousseline de soie noire, petite guimpe de tulle point d'esprit blanc, veste plus longue derrière et en pointe de liberty noir entourée de passementerie, toque de paillasson noir rehaussée d'algues; marquise Guilhem de Pothuan, en tailleur de drap noir uni, chemise de guipure noire, longue redingote vague, grand chapeau de tulle noir, bordé de taffetas et rehaussé de plumes; Mme Davillier, en fourreau de lainage vert pékiné noir à double empiècement de Chantilly noir et de tulle illusion blanc, grand chapeau de paillasson vert orné de bouquets de roses pompon nuancées;

Mme de Saint-Chamans, en robe princesse de liberty, des soutaches dans le bas de la jupe, autour des larges emmanchures et du décolleté carré sur guimpe à manches de tulle gris-fer à plis sur transparent blanc, large étoile de zibeline, grand chapeau de paillasson gris à bouquet de roses rouges; marquise de Frayssin-Bonin, en tailleur gris-fer, à veste sac sur chemise de mousseline de soie, toque de paille blanche, plumes; Mlle de Frayssin-Bonin, en tailleur de serge bleu-marine à redingote ajustée sur chemise de linon blanc, grand chapeau de crin bleu orné de roses, etc., etc.

La journée a débuté par les parcours, à dix obstacles, réservés à des chevaux montés par des officiers de réserve et de territoriale faisant partie de la « Réunion hippique militaire » que préside le commandant Saffroy. Ces officiers portaient l'habit rouge, la cravate blanche, la culotte blanche, les bottes et le chapeau à haute forme ou le bouton d'un équipement de chasse à courre connu. La Société hippique avait créé cinq nouveaux prix et plusieurs primes à leur intention.

Seize sujets appartenant à MM. Vassilière, Tison, Foucault, le comte Fresson, le comte des Cars, J.-M. Brodin, Brandin, Rumpel-mayer, Derain et A. Demay ont été présentés par les propriétaires et par MM. de Cuverville, François, Pierre Martin, J. Marais, Goët Ghebeur et H. Elie. On a décerné les récompenses suivantes :

Prix : 1. *Artis*, monté par le comte des Cars, sous-lieutenant de réserve au 5^e dragons; 2. *Richesse* (M. François, capitaine au 3^e territorial); 3. *Zerk* (M. de Cuverville, sous-lieutenant de réserve au 1^{er} chasseurs à cheval); 4. *Clair de Lune* (comte Fresson, sous-lieutenant au 3^e chasseurs à pied); 5. *Néelie* (M. J. Marais, sous-lieutenant de réserve, au 1^{er} chasseurs à cheval).

Plots : *Pervette* (M. Goët-Ghebeur, lieutenant de réserve au 6^e chasseurs à cheval); *Coronel* (M. J. Marais); *Lina* (M. Goët-Ghebeur); *Vaporisateur* (comte Fresson); *Tip Top* (M. de Cuverville); *Riky* (même cavalier).

Les examens d'équitation pour les jeunes gens se sont terminés hier par une très belle épreuve qu'a dirigée à midi, le marquis de Mauléon, examinateur, en présence du jury. Les dernières journées ont été consacrées aux sociétés de préparation au service militaire. Il convient de féliciter les organisateurs de ces examens qui consacrent, sous les auspices de la Société hippique, une institution dont il serait superflu de signaler l'utilité. Les élèves sont plutôt en progrès sur les années précédentes, et le marquis de Mauléon, tout en faisant quelques réserves sur l'instruction professionnelle qui manque un peu, reconnaît qu'on a fait de notables efforts suivis d'excellents résultats.

Le jury, composé de MM. le baron de Carayon La Tour, le comte Karl de Beaumont, le comte de Rodière, le vicomte d'Alton, de La Hamaye et le vicomte J. de Vaulogé, a classé ainsi les lauréats :

Médaille de vermeil : M. Olivier de La Poëze; Médailles d'argent : MM. Pierre Carpentier et Tristan Merlin.

Médailles de bronze : MM. Yves Allain, Lannay, Emilie Breaux, Pierre Chenot, Léon Coutard, Adrien Dupont, Jean de Durat, Marcel Frénaux, Edmond Hubert, Jacques Mallette, Antoine de Novellan, Charles Pigeon, Jean Robecq, Maurice Soufflard, André Wallaert.

C'est à deux heures qu'a commencé la grande et superbe épreuve des « prix de circonscrip-

tion », pour officiers montés des chevaux d'armes. Il n'y avait pas eu moins de 86 engagements.

Les chevaux présentés appartiennent à : au capitaine Moog, du 1^{er} cuirassiers; au capitaine Paris et au lieutenant Le Bigot du même régiment; aux capitaines Demoy et Doyon-Langlois, au lieutenant Scheer, au vétérinaire Venillard, du 2^e cuirassiers; au capitaine-instructeur Ebeling et au lieutenant A. d'Hausen, du 11^e cuirassiers; au capitaine Leher, aux lieutenants d'Esté, de Cossette, Allard, de Sainte-Marie et Langlois, au médecin aide-major Chaniac et au vétérinaire Henry Barbier, du 12^e cuirassiers; au chef d'escadron de Malherbe, au capitaine-commandant Lecomte, du 13^e d'artillerie; au capitaine G. Crouzet, au lieutenant de Lacroix, 1^{er} hussards; au lieutenant Prieux, du 18^e dragons; au médecin-major Ardouin, aux lieutenants d'Humières, Schneider, de Saint-Vincent, aux vétérinaires Chantier et Lecomte, du 23^e dragons; au lieutenant Belz, du 27^e dragons; au capitaine Lesueur, du 1^{er} d'artillerie; au lieutenant-colonel Aubry et au lieutenant-colonel de la Roche, du 1^{er} d'artillerie; au lieutenant Maillard, aux lieutenants Fedary, Caron, Lefèvre, Henry, et au vétérinaire Quelier du 30^e d'artillerie; au capitaine Alexandre et au vétérinaire Toulz, du 32^e d'artillerie; au lieutenant de réserve, au lieutenant de la 7^e division de cavalerie; au capitaine d'état-major Villomont; au capitaine Pichot, de l'école d'application artillerie et génie; au capitaine-instructeur de la même école G. Crouzet, au lieutenant-instructeur, même école, Jonouet, et au médecin principal, même école, Dardo; au lieutenant Stéhlé, 5^e escadron du train; au lieutenant Ganas, du 1^{er} régiment de dragons; au chef d'escadron Brionne, de la garde républicaine; au médecin-major Léon, au lieutenant de Massa et au vétérinaire Duvelloy, du 1^{er} chasseurs; au capitaine Allard-Catry, 7^e chasseurs; au lieutenant-colonel Protot, aux médecins majors Paloque et Vernet, aux lieutenants Gaillard, Lussigny et Schauff, du 1^{er} hussards; au vétérinaire Augustin, et 1^{er} assaillant; au lieutenant de réserve, du 1^{er} hussards; au lieutenant Pion, instructeur à Saint-Cyr; aux lieutenants de La Forest-Divonne et Gautier, et au vétérinaire Lemire, du 18^e dragons.

Pendant le parcours, — deux tours et demi de piste et douze obstacles, — la musique du 31^e de ligne, dirigée par M. Chomel, a joué les *Marches* de Beethoven, l'ouverture de *Les bords du Nil*, de Saint-Saëns; l'ouverture du *Prisonnier*, de Delia Maria; les *Dances caractéristiques*, de Lacôme, et le *Chant du bivouac*, de Kottler.

L'épreuve a été excellente : les officiers ont présenté des chevaux bien entraînés. Les concours hippiques nous montrent, une fois de plus, la hardiesse et l'habileté des cavaliers. Deux petits accidents sans gravité, causés par la nervosité des chevaux, n'ont interrompu pendant quelques secondes des superbes parcours, qui se sont terminés au milieu des applaudissements.

Le classement a été fait ainsi :

Prix : 1. *Satolator*, monté par le lieutenant de Malherbe, 18^e hussards; 2. *Sora*, lieutenant Prieux, 18^e dragons; 3. *Miss-Dolly*, capitaine Maillard, 30^e d'artillerie; 4. *Kasbah*, lieutenant Pion, instructeur à Saint-Cyr; 5. *Casse*, lieutenant Surian, 18^e dragons; 6. *Lervette*, lieutenant Bessevald, 1^{er} cuirassiers; 7. *Mont-Dore*, lieutenant de Malherbe; 8. *Venceslas*, lieutenant de La Forest-Divonne, 18^e dragons; 9. *Tapioca*, lieutenant Louchet, 29^e dragons; 10. *Assesseur*, lieutenant Gaillard, 1^{er} hussards; 11. *Diane*, vétérinaire Barbier, 2^e et 12^e cuirassiers; 12. *Canard*, capitaine Maillard, 30^e d'artillerie; 13. *Toby*, hussard, lieutenant Allard, 29^e dragons; 14. *Orangeade*, lieutenant Belz, 27^e dragons; 15. *Flora*, lieutenant Cottave, 30^e d'artillerie; 16. *Cochin*, lieutenant de Montarby, 18^e dragons.

Plots : *Ju Jitsu*, lieutenant Thébaud, 7^e dragons; *Milice*, lieutenant de Cossette, 12^e cuirassiers; *Saleator*, lieutenant de Malherbe; *Luron*, lieutenant Lecoq, 2^e cuirassiers; *Saint Denis*, lieutenant Gautier, 18^e dragons; *Lucette*, capitaine Carion, instructeur Fontainebleau; *Néelie*, lieutenant de Saint-Cyr, 1^{er} hussards; *Prune*, lieutenant de Contenson, 1^{er} dragons; *Paulo*, lieutenant Mouchard, 11^e d'artillerie.

Aujourd'hui, deux heures, parade des che-

vaux attelés seuls primés dans les classes : les prix extraordinaires et premiers prix, c'est-à-dire les plus beaux chevaux engagés au concours paraissant seuls. Cette exhibition, créée depuis trois ans, a toujours le plus grand succès.

A quatre heures, défilé d'attelages à quatre (coups d'Anchorena et Winans). Nombreuses inscriptions de France et de l'étranger. Parmi les propriétaires de « coaches » :

Prince Constantin Radziwill, baron de Naudize, prince de Léon, Walter Winans, de Yturbe, miss Ella S. Ross, MM. Léon Thorne, Le Roux de Villiers, Rouilleux-Dugage, L. Goffard, Steinbach, miss Rita del Eudo, MM. Thomas de Anchorena, Albert Soubrin, baron d'Orosdy, comte Potocki, baron Carlo de Marchi, d'Albert Locke, etc., etc.

M. G. Vanderbilt : quatre chevaux gris splendides; M. W. Winans : magnifique attelage tant admiré à Londres.

Ch. D.

JOURNAUX ET REVUES

La nonchalance des radicaux

Les radicaux sont dérisoires. Il n'y a, présentement, rien de plus lamentable, de plus comique et de plus mol qu'un radical.

Ils sont là une troupe très considérable de politiciens qui ont, depuis plusieurs années, assumé la charge et le profit de gouverner ce pays malheureux. Or, tout va de mal en pis. Les radicaux le savent, ils le constatent; et ils ne font absolument rien pour remédier à cet état de choses, dont ils sont les auteurs responsables.

Seulement, ils se lamentent... Ah ! comme ils se lamentent ! Qu'on lise, par exemple, dans *L'Aurore*, un article de M. Maxime Vuillaume. *L'Aurore* est tout à fait radical; mais elle n'est pas socialiste; elle a, plus d'une fois, protesté contre les réformes que les collectivistes préconisaient, et soit contre l'impôt Caillaux, soit contre l'impôt Laroche, et elle ne fait absolument rien pour remédier à cet état de choses, dont ils sont les auteurs responsables.

Seulement, ils se lamentent... Ah ! comme ils se lamentent ! Qu'on lise, par exemple, dans *L'Aurore*, un article de M. Maxime Vuillaume. *L'Aurore* est tout à fait radical; mais elle n'est pas socialiste; elle a, plus d'une fois, protesté contre les réformes que les collectivistes préconisaient, et soit contre l'impôt Caillaux, soit contre l'impôt Laroche, et elle ne fait absolument rien pour remédier à cet état de choses, dont ils sont les auteurs responsables.

Seulement, ils se lamentent... Ah ! comme ils se lamentent ! Qu'on lise, par exemple, dans *L'Aurore*, un article de M. Maxime Vuillaume. *L'Aurore* est tout à fait radical; mais elle n'est pas socialiste; elle a, plus d'une fois, protesté contre les réformes que les collectivistes préconisaient, et soit contre l'impôt Caillaux, soit contre l'impôt Laroche, et elle ne fait absolument rien pour remédier à cet état de choses, dont ils sont les auteurs responsables.

Seulement, ils se lamentent... Ah ! comme ils se lamentent ! Qu'on lise, par exemple, dans *L'Aurore*, un article de M. Maxime Vuillaume. *L'Aurore* est tout à fait radical; mais elle n'est pas socialiste; elle a, plus d'une fois, protesté contre les réformes que les collectivistes préconisaient, et soit contre l'impôt Caillaux, soit contre l'impôt Laroche, et elle ne fait absolument rien pour remédier à cet état de choses, dont ils sont les auteurs responsables.

Seulement, ils se lamentent... Ah ! comme ils se lamentent ! Qu'on lise, par exemple, dans *L'Aurore*, un article de M. Maxime Vuillaume. *L'Aurore* est tout à fait radical; mais elle n'est pas socialiste; elle a, plus d'une fois, protesté contre les réformes que les collectivistes préconisaient, et soit contre l'impôt Caillaux, soit contre l'impôt Laroche, et elle ne fait absolument rien pour remédier à cet état de choses, dont ils sont les auteurs responsables.

Seulement, ils se lamentent... Ah ! comme ils se lamentent ! Qu'on lise, par exemple, dans *L'Aurore*, un article de M. Maxime Vuillaume. *L'Aurore* est tout à fait radical; mais elle n'est pas socialiste; elle a, plus d'une fois, protesté contre les réformes que les collectivistes préconisaient, et soit contre l'impôt Caillaux, soit contre l'impôt Laroche, et elle ne fait absolument rien pour remédier à cet état de choses, dont ils sont les auteurs responsables.

ne le dit; et que les pessimistes ont peut-être tort; et qu'il faut espérer; etc... Voilà tout !

M. Vuillaume se dit encore que la grève générale porterait un coup mortel à la République... Cette réflexion n'est pas pour apaiser les inquiétudes de M. Vuillaume. Il s'attriste.

Il s'attriste, mais voilà tout. Et, avec lui, s'attristent tous les radicaux. On raconte que le gouvernement radical n'est pas gai... Mais voilà tout !

Voilà comment les radicaux gouvernent. Apprendront-ils, l'un de ces jours, à leur dam, que pleurnicher n'est pas gouverner ?

André Beaunier.

La Presse de ce matin

ECHOS & NOUVELLES

Le Petit Parisien :

On attribue aux camelots du Roy la destruction des grilles du square Jean-Houdon, à Versailles.

Les coupables sont deux élèves du lycée Hoche, l'un fils d'un fonctionnaire du ministère de l'Instruction publique, l'autre fils d'un maître-chien chez un notaire de Paris.

Le Petit Journal :

Un formidable éboulement de falaises est survenu dans l'ouest du port de Douvres en face de Calais. Plusieurs milliers de mètres cubes de marne sont descendus vers la mer. La brèche mesure à la base plus de 100 mètres de large sur 150 mètres de hauteur. L'amas de décombres forme un promontoir qui s'adosse sur la grève. Les eaux du détroit présentent, sur une large zone, un aspect laideux.

Le Journal :

De Constantine. M. Faure, maire de Redj, a été assassiné cette nuit à coups de fusil.

LA JOURNÉE

Mariage : M. Jean Souffiez avec Mlle Georgette Trouillet (temple de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, 11 heures).

Obsèques : Mme Gavini de Campile (Saint-Augustin, 11 heures). — Mme la baronne de Beauverger née de Saint-Joseph (Saint-Philippe du Roule, 40 heures). — M. Charles Le Prieur de La Saussaye d'Aubigny (église Saint-Pierre, avenue du Roule, à Neuilly-sur-Seine, midi).

Informations

Les « Amis de Versailles » chez M. Briand. — M. Edouard Dettaille, président de la Société des Amis de Versailles, et M. Henri-Robert, ont été reçus hier par le garde des sceaux, dont ils ont attiré l'attention sur l'urgence de la nécessité de mettre un terme aux scandaleuses dégradations commises chaque jour dans le parc de Versailles : vases haribouillés, statues recouvertes d'inscriptions par d'innombrables vandales, qui se savent protégés jusqu'ici par l'indulgence singulière des tribunaux, à moins qu'ils ne fassent jouer les influences dont ils disposent pour se soustraire aux poursuites. Certains d'entre eux, qui étaient étrangers, n'ont pas dû jusqu'à obtenir l'intervention de leurs ambassadeurs !

M. Briand a fait le meilleur accueil à la réclamation présentée, avec sa haute autorité, par M. Edouard Dettaille et lui a formellement promis de donner des instructions formelles pour la défense efficace de nos œuvres d'art. C'est là une promesse dont tous les admirateurs de Versailles seront reconnaissants au ministre qui la donne, au grand peintre et au célèbre avocat qui l'ont obtenue.

Cadeaux de Pâques. — Jn. Girard fils envoie, contre la somme de 12 francs, chacun de ses parfums : « Fleur de Muguet » ou « Fleur de Violette », accompagné d'un envoi gracieux de fleurs naturelles. Les commandes doivent être adressées à Grasse ou à Paris, 22, rue des Capucines.

Elegances. — Tout en étant dans le quartier de la rue de la Paix, la maison Bazau, 401, que des Petits-Champs, est encore une des seules maisons qui aient su garder des prix raisonnables ; par exemple : ses costumes tailleur, doublés de soie, à 150 francs et ses robes de visite, garnies de broderie, à 250 francs.

L'Anis du Mono, cette exquise liqueur d'anis a conquis tous ceux qui l'ont goûtée. Délicieusement parfumée, douce sans excès, cette liqueur nous charme et nous réchauffe, tel un rayon de soleil de l'Andalousie !

UNE PUBLICITÉ

peu banale

C'est celle de Crémieux

9, boulevard des Italiens

Chez le tailleur parisien, pas de catalogues avec échantillons, qui coûtent un prix fou et que le client paye.

Mais en échange, des qualités d'étoffes vraiment merveilleuses, garanties pure laine, avec lesquelles il fait sa réclame à 55 francs le complet ou le pardessus de ville ou d'auto sur mesure.

Un choix extraordinaire en nouveautés exclusives, et les nuances les plus recherchées du moment, bleu, gris, kaki.

Nouvelles Diverses

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

Le dimanche des Rameaux, ou Pâques fleuries, comme on l'appelle en certaines provinces, célèbre à la fois le souvenir de l'entrée triomphale du Christ à Jérusalem et les prémices de la belle saison. Il n'a pas fallu cette année à sa double signification. Le temps, bien qu'un peu frais, a été magnifique, et autour de toutes les églises, des nuées de petits marchands ont offert aux fidèles, à défaut des palmes dont Jésus vit son chemin jonché, la branche de buis, en usage dans nos contrées.

Ils ont fait de bonnes affaires, car il est peu de passants, même parmi les peu croyants, qui ne tiennent à emporter à la maison le traditionnel rameau.

A tous les offices, la foule a été considérable, surtout aux grandes messes. La bénédiction des rameaux a été faite avec le cérémonial accoutumé.

L'AGRESSION CONTRE LE CURÉ

DE SAINT-SULPICE

M. l'abbé Letourneau, curé de Saint-Sulpice, blessé dans les circonstances que nous avons racontées hier, va aussi bien que possible. Il n'a même pas de fièvre.

Et cependant, à eu, pendant la nuit, une émotion qui aurait pu lui être fatale, car il avait allumé du feu dans sa chambre et, à la chemise n'ayant pas été ramonée au début de l'hiver, un incendie s'est déclaré au milieu de la nuit. L'alarme ayant été donnée par les sœurs qui veillaient le malade, les pompiers ont éteint rapidement cet incendie.

Le registre des signatures. Tous les curés de Paris, toutes les notabilités catholiques sont venus se faire inscrire. L'abbé Letourneau a été particulièrement sensible à l'affectueuse sympathie qui lui a témoignée l'archevêque.

L'autour de l'agression, Louise Bourgeois, née Lomnie Bousquet, n'était point une inconnue de la justice. Originaire de Brive, elle a été longtemps institutrice et touche, à ce titre, une pension de 547 francs. Comme

cela ne lui suffit pas, elle s'adresse aux ecclésiastiques pour les apitoyer sur son sort. L'abbé Meritan, prédécesseur de l'abbé Letourneau à Saint-Sulpice, a été longtemps l'objet de ses sollicitations. Comme, lui aussi, il s'était lassé de donner, elle lui écrivait des lettres d'injures et de menaces. Il y a dix ans, à la suite d'un scandale dans l'église, elle fut arrêtée et envoyée au Dépôt. Relâchée comme irresponsable, elle fut hospitalisée à Nanterre. Son attitude ne permit pas de la garder.

Ayant lassé M. l'abbé Letourneau de ses demandes d'argent, elle était allée samedi matin chez un remouleur, rue de Montfaucon, faire aiguiser et affûter son couteau, un couteau de dessert à manche noir. Elle se rendit ensuite au confessionnal, où elle dit au curé qu'elle avait été expulsée de son logement, rue Saint-Simon, et qu'il lui fallait de l'argent. Habitée à ses demandes, il lui dit de revenir plus tard. C'est alors qu'elle alla le quetter pour essayer de l'assassiner. Elle a été conduite au Dépôt, où son état mental va être examiné.

AUGMENTATION DU REVENU

Toute personne âgée désirant assurer le repos de sa vieillesse peut se constituer de gros revenus par la Rente Viagère. Elle aura, en traitant avec le « Phénix » (entreprise privée, assujettie au contrôle de l'Etat), 35, rue Lafayette, Paris, la certitude de vivre de ses rentes, sans avertissement ni formalités pour leur paiement. Cette Compagnie présente à cet égard une sécurité absolue. Aucune ne peut offrir plus d'avantages, plus de facilités, plus de garanties à ses rentiers. S'adresser à son siège social ou à ses agents généraux.

LE MYSTÈRE DE PÉTEAUX

Nous avons dit qu'un batelier était allé déclarer que dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril, il avait vu un homme et une femme jeter une jeune fille à la Seine.

La première enquête n'ayant donné aucun résultat, on croyait à une hallucination ou à une mystification. Il n'en est rien. Seulement l'affaire n'est pas tout à fait ce qu'on disait. La jeune fille, qui se nomme Marguerite Gabor, et étant âgée de seize ans, s'est jetée à la Seine par désespoir d'amour. L'homme et la femme, au lieu de l'y avoir précipitée, faisaient tous leurs efforts pour la retenir. Ce sont eux qui sont venus raconter le drame au commissaire de police.

Jean de Paris.

AVIS DIVERS

« ALEXANDRA »

Nouvelle Cigarette roumaine dans tous les grands bureaux

NE DEMANDEZ LA Véritable Eau de Nînon, que dans les rudes, qu'à la Parfums Nînon, rue du 4-Septembre, 31, en exigeant ces mots : Véritable Eau de Nînon, avec l'adresse sur l'étiquette.

SIROP à l'Acide phénique du Doct. DÉCLAT, contre Grippe, Toux, Rhumes, Influenza, etc.

CONSTIPATION. — Le soir, avant dîner, un ou deux GRAINS DE VALS.

LES THÉÂTRES

Théâtre des Escholiers : L'Etau, pièce en trois actes, de M. André Sardou.

La pièce que représentaient hier « les Escholiers » n'est pas le début de M. André Sardou dont quelques actes lestes ou vigoureux avaient révélé déjà les qualités d'homme de théâtre. Cependant, c'est la première fois qu'il abordait un grand sujet, et cette tentative plus qu'intéressante permet de fonder de grandes espérances sur le jeune écrivain qui porte un des noms les plus glorieux dont se soit enorgueilli, depuis un siècle, la scène française.

Le thème sur lequel l'auteur de L'Etau édifie les trois actes de son œuvre est original et émouvant. Un jeune homme, qui réunit toutes les conditions du bonheur, apprend par hasard que son père est mort fou. Dès cet instant, le souci de la tare originelle l'obsède, l'envahit, le domine : sa vie est empoisonnée. M. Brieux a traité jadis, dans L'Évasion, le redoutable problème de l'hérédité, qu'il résolut avec optimisme. Dans la pièce de M. André Sardou, il n'est que le prétexte d'un tragique débat de conscience. Supposez, en effet, que l'hérédité présomptif de la diathèse paternelle ne soit pas le fils de l'homme dont il porte le nom : sa mère se trouve alors placée dans l'alternative de lui confesser sa faute ou de l'abandonner à l'auto-suggestion qui le tue. Le drame est poignant.

Le premier acte est délicieux. M. et Mme Philippe Davrède sont installés au bord de la mer, dans une villa, avec Jean Aurriol qui est l'enfant issu du premier mariage de Madeleine Davrède, et le docteur Bonnel, un vieil ami de la famille. Là, Jean s'amouracha d'une charmante jeune fille, Mlle Simone Chavanne, et ce flirt balnéaire prit bientôt la gravité d'un sentiment profond. Les deux jeunes gens sont fiancés. C'est dans cette douceur d'idylle qu'éclate la révélation dont M. André Sardou, au cours des deux derniers actes, notera les ravages, lents et sûrs, dans l'esprit du malheureux garçon.

Celui-ci s'adresse au docteur Bonnel afin de lui confier ses craintes naissantes. Mais les subtilités dialectiques du praticien ne réussissent point à l'apaiser. Dans le trouble où Jean se débat, il ne suffit plus, pour écarter de lui l'obsession, d'un zèle affectueux qui, ingénieusement, déplace la date à laquelle M. Aurriol fut atteint du mal incurable, et attribue à la folie du père une cause accidentelle, postérieure à la naissance du fils. L'exaltation du jeune homme ne tarde pas à devenir telle que le docteur, connaissant la réalité de la situation, juge utile de conseiller à Mme Davrède une confession complète. Partagée entre sa pudeur de femme et son amour de mère, Madeleine est, elle aussi, prise comme dans un étau. Payer avec un peu de respect qu'à pour elle le tendre Jean, le salut de ce fils chéri lui semble d'abord une idée intolérable. Pour donner à ce sacrifice toute sa valeur dramatique, M. André Sardou applique ses soins à entourer la faute ancienne de Mme Davrède des circonstances les plus favorables au caractère de cette personne. Ce n'est pas, d'ailleurs, de propos délibéré, et froidement, que Mme Davrède révèle à Jean sa véritable filiation : l'aveu lui échappe dans un moment où le danger lui apparaît, menaçant.

La scène capitale est traitée de la façon la plus délicate et la plus vigoureuse. Ici, l'auteur de L'Etau a imaginé un revirement qui est une véritable trouvaille d'homme de théâtre. Jean, dont le cœur s'est ouvert à l'espérance et qui s'est jeté dans les bras de M. Davrède (un peu vite, peut-être ; on imagine que le sentiment de la pitié filiale à l'endroit d'un homme dans lequel on voyait naguère encore un ennemi, ait besoin d'un peu de recueillement pour

se découvrir, se fortifier, prendre consistance de soi). Jean retombe bientôt dans le doute : la vénération qu'il a pour sa mère l'invite à soupçonner dans la parole de Mme Davrède, un pieux mensonge. Et le cauchemar s'installe avec une force nouvelle dans son esprit. M. André Sardou a marqué les étapes de cette manie hallucinatoire avec habileté et avec force. La démarche de Mme Chavanne, qui, informée à son tour des bruits qui courent sur la mort de M. Aurriol, vient rompre les projets de fiançailles et refuse d'ajouter foi, elle aussi, aux douloureuses confidences de Mme Davrède, achève le désastre. Jean se tue, en se précipitant du haut de la falaise sur laquelle est construite la villa.

Ce drame, qui contient mieux que des promesses de talent, est remarquablement interprété par Mlle Suzanne Devoyod, qui a exprimé avec beaucoup de puissance pathétique les angoisses de Madeleine Davrède. Mlle Jeanne Thomsen fut, en Mme Chavanne, pleine de dignité ; M. Claude Garry, dans le personnage de Philippe Davrède et M. Guilhem dans celui de Jean, ont été très convenables. On a fort apprécié pour la grâce et la finesse de son jeu, dans le rôle de la petite Chavanne, une jeune débutante, Mlle Simone Dulac.

Francis Chevassu.

LES CONCERTS

Programmes sans imprévu, hier ; dans chacun de nos concerts une seule œuvre, et une œuvre consacrée. Chez M. Chevallard c'était L'Or du Rhin, que le concert peut encore revendiquer avec quelque raison, puisque le public ne l'a point encore entendu à Paris, dans son véritable cadre. Audition très brillante d'ailleurs, et qui, donnée au bénéfice de la Caisse de prévoyance de la société, a réuni un public très enthousiaste.

L'interprétation vocale, dans son ensemble, fut excellente ; il n'y a plus à faire l'éloge du Loge extraordinaire de mouvement et d'esprit que réalise M. Van Dyck ; Mme Croiza a dit de la façon la plus simple et la plus émouvante le récit d'Erda, et dans le trio des Filles du Rhin, Mme Charlotte Lormont a fait une délicieuse Woglinde.

Au Châtelet, la Damnation de Faust tenait à nouveau l'affiche et obtenait son succès coutumier, accompagné des bis qui sont de tradition. La force de l'habitude, et, peut-être, la force poétique et dramatique du chef-d'œuvre de Beethoven ont fait plus dans le cas présent que son interprétation, tout au moins en ce qui concerne les solistes qui ne furent pas toujours de la qualité la meilleure.

Le dernier concert donné par l'Association des Concerts Hasselmanns nous révélait une Symphonie nouvelle de M. Ch. Tournemire. Cette saison nous a fait connaître, avec celle-ci, deux autres symphonies, remarquables pour des raisons différentes, de M. Labey et de M. Roussel. Celle de M. Tournemire ne semble point être d'une égale valeur. Elle n'a pas la fermeté, la sûreté de construction de la première, ni la personnalité, la qualité de sentiment de la seconde.

Elle n'est cependant pas formelle et cherche, au contraire, dans son plan, à échapper à certaines conventions de la symphonie. Mais une influence y domine, celle de César Franck. Influence excellente, salutaire pour qui, après s'en être imprégné, réussit à s'en dégager ; mais influence dangereuse lorsque, comme dans le cas présent, ce ne sont pas seulement les qualités les plus belles qui s'imposent, mais aussi les plus négligeables, les formules, les pelles-ci dans le développement et dans la structure des phrases.

Mais la complexité de l'œuvre de M. Tournemire, ses vastes proportions — trop vastes peut-être — et la dignité de son dessin empêchent qu'on en puisse parler décemment sans une connaissance plus approfondie.

Il serait navrant aussi, qu'en un temps où la musique se satisfait des plus fugitifs et des plus médiocres agréments sonores, on n'accordât pas toute son estime à un compositeur qui cherche à traduire, dans son art, des émotions plus significatives.

M. Gottfried Galston a joué au même concert, et de façon remarquable, le Concerto en sol mineur de Beethoven. Sa virtuosité est considérable et d'une étonnante sûreté ; mais elle n'est que la qualité accessoire de son talent. Ce qui en constitue l'essentiel, c'est la simplicité, l'émotion, la dignité de son interprétation.

M. Hasselmanns a donné ensuite une exécution nuancée et pleine de délicatesse de l'adorable suite de Pelléas et Mélisande, de M. Gabriel Fauré. Enfin on a fait un très grand succès à Mme Jeanne Raunay qui a chanté dans un style magnifique, dans le sentiment le plus juste et le plus émouvant, la scène et l'air du troisième acte d'Armide.

Parmi les concerts les plus intéressants de la semaine, je signalerai les belles séances de concert données par M. Jacques Thibaud et le récital où Mme Marguerite Long joua dans toute leur grâce et leur tendre poésie quelques-unes des plus belles pièces de piano de M. Gabriel Fauré.

Robert Brussel.

COURRIER DES THÉÂTRES

AU THÉÂTRE DU JARDIN D'ACCLIMATATION. — Discrettement, sans qu'il ait besoin d'avoir recours à de bruyantes réclames, le théâtre du Jardin d'Acclimatation a fort ingénieusement réussi à prendre rang parmi nos scènes lyriques les plus assidûment fréquentées.

Depuis Aubert jusqu'à Massenet, en passant par Thomas, Gounod, Massé, Verdi, Meyerbeer, et Lully jusqu'à de plus le Postillon de Longjumeau, jusqu'à Veronique, il déroule le vaste et glorieux répertoire d'opéra, d'opéra-comique et d'opérette qui répond au goût et aux desirs de son public. Il est d'ailleurs charmant, ce public : attentif, enthousiaste et sincère. Et je me figure que la jeune et intéressante troupe, qui est si chaleureusement applaudie le jeudi et le dimanche par cet auditoire où la jeunesse prédomine, éprouve un réel plaisir à conquérir ses suffrages.

L'ensemble que nous offre le théâtre du Jardin d'Acclimatation est, au surplus, excellent : j'en ai eu hier l'agré-

ble surprise en allant assister à la « première » des Huguenots.

L'opéra de Meyerbeer n'est point, comme on le sait, d'une exécution aisée. Pourtant l'interprétation qu'il m'a été donné d'entendre supporterait vaillamment les comparaisons.

Mme Andréa Minvielle est une Marguerite de Valois fort séduisante. Sa voix souple et facile et d'un éclat assez inattendu pour un soprano léger enlève avec une remarquable aisance les difficiles vocalises dont Meyerbeer a émaillé le rôle de la Reine ; Mme Demédy, dans celui de Valentine, se révèle émouvante et dramatique ; Mlle de Pohlen, d'autre part, est un gentil page qui dirige avec beaucoup d'adresse sa voix fraîche et limpide.

L'interprétation masculine est non moins satisfaisante : M. Amaretti ne possède peut-être pas l'autorité qu'exige le rôle écrasant de Raoul, bien que sa voix ne manque point d'éclat. M. Bourgeois, par contre, est un superbe comte de Nevers ; il chante avec émotion et avec chaleur et il est doué d'un organe généreux et puissant qui « porte » étonnamment sur le public. A côté de lui, M. Durand, en Saint-Brès, et Karloni, dans Marcel, apportent à cette excellente phalange d'artistes de premier plan, l'appoint de leur talent. Je ne saurais également oublier les chœurs qui s'acquittent de leur mission avec une remarquable conscience.

Un orchestre parfait, de jolies balladines, d'agréables décors, de somptueux costumes, complètent enfin cet ensemble qui assure aux représentations du théâtre du Jardin d'Acclimatation un durable succès. — R. L.

Aujourd'hui :

Au théâtre des Arts, à 4 heures, première représentation de Mikhaïl, Mystère en un prologue et trois scènes interprétés en vers par M. Robert de Montesquiou d'après une nouvelle de Tolstoï, musique de scène par M. Raoul Brunel. Distribution :

Semen	MM. Durac
Le Barine	Lucien Dayle
Fedia	Dufrenoy
Mikhaïl	Miles du Byner
Materina	Irma Perrot
Une voisine	Emmy Lynn
Les deux bessounes	Yvonne et Marcelle Bouvard

Ce soir :

A l'Opéra, à 8 heures, la Valkyrie (Mmes Rose Péri, Hatto, Lapeyrette, Lante-Brun, Caro-Lucas, Camprond, Goulancourt, Le Senne, Boyer de Laforêt, Bauer, MM. Godart, Delmas, Journet).

A la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, Modestie, comédie en un acte en prose de M. Paul

Hervieu. Distribution : MM. Dessonnes, Jacques ; Paul Numa, Albert ; Mlle Prévost, Henriette ; Connais-toi, pièce en trois actes en prose de M. Paul Hervieu (MM. Le Bargy, Raphaël Dullos, Dehelly, Georges Grand, Mmes Bartet, Leconte).

A l'Opéra-Comique, à 8 h. 3/4, représentation populaire à prix réduits (avec location), la Traviata (Mme Vallandri, MM. Francell, Delvove).

A l'Odéon, à 8 h. 1/2, l'Assommoir d'Hannet Maltren (M. Vargas, Mmes Faber, Lukas, Luce Colas). Poil de Carotte (Mlle Reuver, M. Lemaire).

Aux Variétés, à 9 heures précises, le Roi (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numès, Moricy, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier). — A 11 heures, au 3^e acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par Un mari trop main (Mlle Chapelas, Harold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

Au Théâtre lyrique municipal (Gaîté), à 8 h. 1/4, 9^e représentation de la Favorite (Mmes Delna, Kerhouan, MM. Gauthier, Boulogne, Paty, Sardet).

A la Renaissance, à 8 h. 3/4, le Scandale

(MM. Lucien Guitry, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclous).

Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, l'Impératrice (Mme Réjane, MM. de Max, Signoret).

Au théâtre Michel, à 9 heures, la Romancière (Mlle Natacha Trouhanowa, Sablan, M. Paul Franck) ; 148^e représentation de : le Poulailler (Mlle Jeanne Thomassin, Léo Renn, Juliette Margel, Mme Berthe Legrand, Mlle Mario Calvill, MM. Henry Burquet, Bressol, Plumcock et Polowski (Mlle Arlette Dorgère, Léo Renn, MM. Harry Baur, Harcourt) ; le Bon Parnasse (Mlle Depallin, MM. Bouchez, Keller).

Aux Capucines, 9 heures, pour les représentations de Mlle Marguerite Deval : Affair ou les loirs andalous (Mmes Marguerite Deval, Marthe Faury, Drette Sarthys, Debienne, MM. Berthe, Max Capoul, Darley) ; Changement de main (Mmes Marie Marcellin, Ant Perrey, M. Prad) ; Petite tache (Mlle Morin, MM. Orsy, Jalabert).

Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, le Bizarre, Gaudule, Mme Agathe, Justice est faite. Un Concert chez les fous.

A la Comédie-Royale, à 9 heures, les Moutons à 5, Aristide, Mlle Paule Andral, M. Belières) ; Peau d'chien (Mlle Franville, MM. Guyon fils, Victor Henry) ; Noces blanches (Mlle Meg Villars, le mime Jacquinot).

M. Gauthier, de l'Opéra, débutera, ce soir, au Théâtre lyrique municipal de la Gaîté, dans la Favorite. Il chantera le rôle de Fernand avec Mme Delna, MM. Boulogne et Paty.

Rappelons que le théâtre Antoine reprend, ce soir, Sherlock Holmes avec M. Gémier, en

tête de la distribution. Jeudi, à 2 heures 1/4, matinée.

L'Ambigu fait relâche, ce soir, pour une dernière répétition de L'Assommoir. Demain et après-demain, répétition générale et première représentation. Les deux premières matinées de L'Assommoir auront lieu le dimanche 11 et lundi 12 avril (dimanche et lundi de Pâques).

Hier :

Presque autant que la neige et plus que les averses, le soleil est l'ennemi du théâtre. On l'a vu hier, un fois de plus. Dans la plupart des théâtres, les recettes des matinées ont accusé une diminution sensible sur les chiffres des matinées de dimanche dernier. En revanche, la soirée a été bonne ou assez bonne.

Belle représentation de Ruy Blas, hier, à la Comédie-Française. MM. Albert Lambert et Paul Mounet, tous deux d'une allure épique ; M. Numa, plein de fantaisie dans le rôle de don César de Bazan ; Mlle Maille, gracieuse, touchante, exquise dans le rôle de la Reine ; Mme Thérèse Kolb, fort amusante en docteur, ont soulevé des bravos interminables, entre de nombreux rappels.

M. André Bruniot jouait, pour la première fois, le rôle du laquais. Il y a été excellent de pittoresque et de force comique. Son succès personnel a été très grand.

Constations la faveur marquée avec laquelle ont été accueillis hier, en matinée, à l'Odéon, l'Assommoir d'Hannet Maltren et le Vray Mystère de la Passion. Comme on l'a déjà annoncé, ce très original spectacle sera donné le vendredi saint, en matinée et en soirée. Ce soir, à neuf heures, pour la première série de l'abonnement d'abonnement d'abonnement d'Hannet Maltren et Poil de Carotte. Demain, Beethoven.

Demain :

Mme Marguerite Carré chantera Manon demain soir, avec MM. Salignac, Jean Périet et Ghasne pour principaux partenaires.

Au jour le jour :

Les répétitions générales de la semaine : Demain, à l'Ambigu, l'Assommoir. Pour ne pas coïncider avec l'Ambigu, la direction du théâtre des Arts a fixé à après-demain soir, irrévocablement, la répétition générale de : les Possédés et Demain.

On nous avise, de la Comédie Française, que « les personnes qui se sont fait inscrire pour des places à la représentation de retraite de Mlle Adeline Dudley, qui doit avoir lieu en matinée le samedi 24 avril, à la Comédie-Française, peuvent dès à présent retirer leurs coupons au bureau de location. »

Comme on pouvait s'y attendre, le succès du Scandale à la Renaissance a été, dès le premier jour, triomphal, et ce triomphe recommence chaque soir. La belle œuvre de M. Henri Bataille soulève le plus grand enthousiasme chez le public profondément remué par la sincérité, l'humanité, profonde, l'intense poésie de ce drame admirable. Au point de vue des recettes, le Scandale semble devoir battre le record des recettes établi par la Femme nue, ce qui paraissait pourtant impossible !

Samedi toutes les places ayant été louées jusqu'au dernier strapontin, les bureaux du soir n'ont pas été ouverts et on a dû refuser plus de cinq cents personnes.

La première représentation de l'Impératrice, au théâtre Réjane, a confirmé l'immense succès de la générale, constaté par toute la presse et qui fait prévoir à la pièce une magnifique carrière.

Cette belle œuvre, d'après A. Dumas, a été jouée par les publics, au public luxueux comme au public populaire.

Et on sait que le théâtre Réjane, si élégant, si somptueux, a des places de tous les prix. Du reste, la location s'annonce admirable.

L'An de Bividan, au théâtre du Gymnase, vient de franchir le plus brillamment du monde sa cinquantième représentation sans ralentir le galop fringant qu'il prit dès les premières foulées.

MM. Dumény et Gaston Dubosc, Mme Marthe Régnier, qui a trouvé, dans le rôle de Micheline l'occasion d'un de ses plus étonnants succès ; Mlle Mistinguet, si originalement fantaisiste ; Mmes Fonteney et Frévalles continuent à défendre avec le brio le plus endiablé la comédie de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet.

La Fille de Pilate est dès maintenant annoncée à la Porte-Saint-Martin pour la matinée du jeudi 8, pour le vendredi-saint 9 avril, en matinée et le soir, pour le samedi 10, en matinée.

Mardi 13 avril, dernière représentation du Maître de forges. Dimanche 11 et lundi 12, avant-dernière et dernière matinée.

On nous demande à quel tarif sera donné le

